



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Canadian Theses Service

Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.

**LA THÉMATIQUE DE LA POSTMODERNITÉ:
UNE APPROCHE CRITIQUE**

Terry Archibald

Thèse déposée à l'École des études supérieures et de la recherche en vue de
l'obtention de la maîtrise ès arts en sociologie

Université d'Ottawa

© Terry Archibald, Ottawa, Canada, 1990



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Canadian Theses Service Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

The author has granted an irrevocable non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format, making this thesis available to interested persons.

The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her permission.

L'auteur a accordé une licence irrévocable et non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

ISBN 0-315-60084-5

Canada



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

**LA THÉMATIQUE DE LA POSTMODERNITÉ:
UNE APPROCHE CRITIQUE**

Terry Archibald

Thèse déposée à l'École des études supérieures et de la
recherche en vue de l'obtention de la maîtrise ès arts en
sociologie

Université d'Ottawa

TABLE

Introduction	4
• Une troublante confusion	4
• Définition de notre approche	8
I	
L'évolution incertaine d'un concept incongru	18
• Une réflexion a-synchrone	18
• La postmodernité, l'architecture et le choix étonnant d'un philosophe qui n'avait rien à dire	20
• Quand le postmodernisme n'était pas encore postmoderne	30
• La récupération sociologique du postmoderne	39
<i>Résumé du chapitre 1 et préambule au chapitre 2</i>	<i>49</i>
II	
Contre une sociologie postmoderne	51
• Pourquoi la postmodernité n'est pas le dépassement de la modernité	51
• Y a-t-il deux tendances postmodernes?	54
• Crise de paradigmes ou crise du paradigme	62
<i>Résumé du chapitre 2 et préambule au chapitre 3</i>	<i>79</i>
III	
La fin de la sociologie et le suicide des intellectuels	82
• Le postmoderne comme vente de débarras	83
• BHL comme archétype	89

<i>Résumé du chapitre 3</i>	97
Conclusion	99
NOTES	107
BIBLIOGRAPHIE	114
• Ouvrages	114
• Articles	117

INTRODUCTION

«Bof... ça ne correspond à rien, c'est une tautologie qui n'explique rien. Je le dis, je le jure: c'est pas mon truc. À la limite, c'est comme un virus informatique, une sorte de Coca-Cola intellectuel qui a fait le tour de la planète et qui n'aura finalement servi qu'à vérifier la mondialité médiatique des choses. Jusqu'à l'Angleterre qui y a succombé! Non, vraiment: il n'y a que le mot postmoderne qui soit postmoderne... De toute façon, ça ne fait plus vibrer personne, en France. [...] Le jeu de la postmodernité ne m'intéresse pas.»¹

Une troublante confusion

Comme un passage obligé de la réflexion sociologique et philosophique contemporaine, le thème de la «postmodernité» s'est trouvé à solliciter, au cours de la dernière décennie, grand nombre de théoriciens français, américains, allemands, italiens, britanniques et, plus récemment, latino-américains. Bien que l'origine chronologique du mot doive être attribuée à des critiques américains et allemands, c'est à de véritables tentatives nationales de réappropriations théoriques qu'on a successivement assisté, chaque intellectuel se faisant fort de redéfinir la question postmoderne en fonction de sa proche réalité sociologique et mettant au défi ses confrères immédiats de faire mieux, de faire plus vrai, plus critique ou plus élégant. Construit et édifié de toutes sortes de façons *sauf* de façon rigoureuse, le débat de la postmodernité en est venu très vite à résonner comme une immense cacophonie intellectuelle dont

certains, parmi les plus sages, ont eu tôt fait de prendre congé, parfois sans même s'y être engagés.² D'autres ont préféré laisser la chance au coureur, explorer les potentiels sociologiques et/ou philosophiques de la notion ou encore en faire mention au détour d'un paragraphe.³ D'autres encore se sont résolus à lui régler son compte définitivement.⁴ Aujourd'hui, il semble qu'en France, la question ait perdu toute légitimité et que les audiences soient considérées désormais comme entendues. Aux États-Unis, où ont été formulées certaines des analyses les plus fines et les plus nuancées de la thématique postmoderne, un débat discret se poursuit, en sourdine et à l'ombre des grands forums. En Grande-Bretagne, d'abord épargnée par le «virus», un intéressant sursaut se manifeste aujourd'hui où, peut-être (mais ce n'est pas là l'objet de notre examen), se dessine l'avenir du débat. La plaque tectonique de la postmodernité, curieusement, prend de singulières allures géographiques, avec, d'un côté, une Europe continentale désormais obsédée davantage, et de nouveau, par ses racines philosophiques individualistes⁵ que par la trop *trendy* postmodernité et, de l'autre côté, une espèce de pont tendu témérairement entre quelques revues anglaises et quelques universités américaines.

Contrairement à ce que semble laisser pendre Jean Baudrillard — pourtant l'un de ceux à qui on accole le plus volontiers l'étiquette d'auteur postmoderne — il ne suffit pas que

l'intelligentsia française ne vibre plus autant sous la caresse de la postmodernité pour que l'approche conceptuelle de cette thématique en soit pour autant discréditée. Il ne suffit pas que le postmoderne n'amuse plus personne à Paris pour en abrégé et l'histoire et la suite. Force est de reconnaître, cependant, que la postmodernité s'est très souvent trouvée à servir très mal sa propre cause, sous la plume d'auteurs qui se sont mis à lui faire dire n'importe quoi, à vouloir en faire rien de moins que la panacée descriptive et explicative de la condition de l'Homme actuel, ou encore à tenter de resituer la postmodernité dans une perspective méta-historique pourtant bien étrangère à la question. Les avancés de l'américaine Agnes Heller, à ce chapitre, sont particulièrement instructifs, qui définissent le postmoderne comme une «troisième vague» qui, après la génération existentialiste (1940-60) et la génération de l'aliénation (1960-70) viendrait délivrer dans les années 80 un message tout simple, celui d'une légitimité généralisée des façons de penser, de faire et de sentir: le principe du «tout va».

*«Ce bref historique, écrit Heller, des trois générations qui ont créé nos actuelles «institutions de significations imaginaires» culturelles (sic) fait ressortir deux points importants: chaque vague entreprend de front la pluralisation de l'univers culturel dans le monde moderne et la destruction des cultures de classes. [...] L'évolution n'est pas uniforme, car le présent d'un pays est le futur d'un autre.»*⁶ Ce genre de construction évolutionniste où s'entremêlent les concepts proposés par

Cornélius Castoriadis et les visions et schémas d'Alvin Toffler, d'une façon que l'un et l'autre répudieraient sans doute et pour aboutir à des conclusions que vilipendent aussi certains des théoriciens les plus crédibles,⁷ ce genre de construction a rempli ces dernières années des pans de murs complets dans nos bibliothèques universitaires et a causé un tort important à l'effort global de réflexion sur la question postmoderne. Quant à ces torts, les responsabilités sont également partagées des deux côtés de l'Atlantique: on ne peut manquer de relever cette autre analyse évolutionniste, celle de Jean-Marc Ferry, qui se charge, lui, de replacer le moment postmoderne dans l'évolution du *sentiment religieux*, la postmodernité pouvant être associée, comme débouché, au dernier des trois principes s'étant successivement affirmés au cours de l'histoire: le principe cosmocentrique, le principe théocentrique et le principe logocentrique. On pourrait aussi mentionner cette proposition de l'allemand Albrecht Wellmer qui, se réclamant de Cornélius Castoriadis (un autre), fait valoir la légitimité d'un nouveau projet historique, un projet *postmoderne* — ce qui, à la lumière de ce qu'on étudiera dans ce bref mémoire, nous apparaîtra bien vite comme une simple contradiction dans les termes.

La postmodernité est devenue l'objet d'une assemblée schizo en terre de Babel, où l'on n'est plus vraiment sûr que tout le monde parle de la même chose et dans le même langage — et

où on commence en fait à être de plus en plus convaincu du contraire. *-It's literally nonsense to continue with this linguistic confusion-*, écrira le «père architectural» de la notion, Charles Jencks.⁸ Très juste.

Définition de notre approche

Nous n'avons pas la prétention, dans les pages qui suivent, d'effectuer le grand ménage de la question postmoderne et d'ajouter au concert des ébauches théoriques une nouvelle note qui prétendrait tenir la juste mesure de la problématique. Bien que nous ayons effectivement l'intention de procéder à un survol des différentes théories qui nous permettra de discerner certaines causes et certains enjeux, notre ambition n'est pas de systématiser la question postmoderne et d'en arriver à une illusoire *définition* du postmoderne. Notre démarche, plus modeste, part plutôt de deux constats de base:

- il y a, dans tout le débat actuel, une utilisation quasi-indifférenciée de la double désinence du postmoderne, soit le postmodernisme, d'une part, et la postmodernité, d'autre part. Généralement, le postmodernisme semble pointer à ce que la notion peut recouvrir d'artistique, dans un sens large qui inclut les arts visuels, l'architecture et la littérature; de l'autre côté, la

postmodernité semble s'adresser à une dimension plus globalement sociale et philosophique du terme. En ce sens, dans le strict respect des mots et de leurs dénnotations, une société pourrait être postmoderne et avec elle chacune des destinées humaines qui s'y inscrivent mais vraisemblablement pas postmoderniste, cette revendication étant réservée à certains créateurs pouvant en faire leur ligne de conduite artistique et existentielle. L'ensemble de la thématique complexe où se retrouvent sans toujours clairement se rejoindre *et* la problématique du postmodernisme *et* celle de la postmodernité pourrait être abordé, lui, sous l'angle de la question *du* postmoderne. Or, et c'est curieux, cette typologie de base, certes idéaltypique, n'est pratiquement jamais présentée dans le cadre du débat actuel, comme s'il n'était d'aucune importance que l'on appréhende la question postmoderne du point de vue de l'architecte, de l'artiste, du sociologue ou du philosophe, bref comme si cette leçon fondamentale que nous devons retenir des explorations épistémologiques de cette deuxième moitié de siècle, à savoir que la position de l'observateur est partie intégrante du fait observé, devait être considérée comme nulle et non advenue. C'est précisément notre intuition de base qu'une étude légèrement segmentée et a-synchrone non pas de la question postmoderne mais bien *de son débat*, de son *émergence*, c'est-à-dire une étude minimalement épistémolo-

logique, peut révéler un échiquier d'enjeux et de problématiques connexes qui entoure, plus qu'il ne s'y insère, la discussion actuelle du postmoderne. C'est sous cet angle d'analyse que nous aborderons notre réflexion, en nous demandant d'abord, non pas: «qu'est ce que le postmoderne?», mais bien «qui dit quoi, quant à la question postmoderne?»;

- de façon corrélatrice à ce premier constat, il y a, dans chaque domaine où est abordée la thématique, ignorance ou réappropriation souvent abusive des argumentations développées dans d'autres champs d'exploration que celui à partir duquel on parle — comme si le postmoderne ne devenait qu'un populaire jeu de mots.

Ce phénomène est particulièrement notable en sociologie d'inspiration critique où l'on assiste souvent à des tentatives visant à circonscrire le postmoderne en faisant appel à un concept jugé plus lourd et plus globalement explicatif, celui *d'individualisme*. L'essai de Gilles Lipovetsky, en particulier, suivi en cela par plusieurs autres théoriciens français, est représentatif de cette tendance, en ce qu'il réussit en quelques pages à rapporter trente ans de revendications postmodernistes dans le champ de la création artistique sur la même ligne historique, celle de la surinflation du moi et de la désintégration conséquente des grands systèmes de sens, où s'inscriraient

aujourd'hui l'effritement des grands tissus constitutifs du social, le repli généralisé sur le local, le communautaire et le convivial, le désinvestissement des grandes questions politiques, finalement, l'effondrement de la socialité moderne corrolaire à l'apparition de façons de penser, dire, faire et sentir les choses au-delà de l'ambition moderne, façons donc postmodernes — alors même qu'à bien y regarder cette postmodernité-ci n'a peut-être que très peu à voir avec ce postmodernisme-là.

La sociologie d'inspiration *fonctionnaliste*, telle qu'on la pratique largement dans les universités américaines et dans tous les bureaux de prospective sociale semble moins embarrassée dans son appropriation de la notion de postmoderne. Tout occupée qu'elle est, fidèle à ses racines durkhémiennes et à son héritage radcliffe-brownien, à *opérationnaliser* le concept et à lui trouver ses indicateurs, ses variables et ses valeurs, la pensée fonctionnaliste semble ne pas se préoccuper des multiples nuances, détours et interrogations que suscite l'idée chez les penseurs critiques. La postmodernité — ou le postmoderne — pour elle, ne fait pas *problème*, elle est un champ d'investigation additionnel. La sociologie critique, elle, perpétue bien davantage, à cet égard, la tradition de l'Intellectuel européen, soucieux de positionner sa perception du réel social moins par rapport à ce ce que celui-ci nous semble être que par rapport à ce qu'il *pourrait* être ou à ce qu'on pourrait en *faire*. Dans ce

mouvement, la pensée critique, et le cas est particulièrement intéressant dans la sociologie européenne et *a fortiori* dans la sociologie et la philosophie française, s'est donnée une tradition d'audace et d'ouverture dans la manipulation de ses concepts, n'hésitant pas à entrecouper la rigueur du raisonnement par des intuitions fulgurantes et des prouesses de style dont on sent parfois que le plus marquant de tout le raisonnement se situe *là* davantage que dans la stricte démonstration.

En ce qui concerne la thématique postmoderne, il est remarquable d'observer que cette sociologie, cette sociophilosophie d'inspiration critique tend soit à circonscrire la notion à l'aide de concepts qui ne lui sont que partiellement reliables, soit à traiter, *en ne les considérant obstinément pas* sous l'angle de la problématique postmoderne, de questions considérées pourtant comme typiquement postmodernes à l'intérieur d'autres champs d'études — se trouvant ainsi, à la manière de M. Jourdain, à faire de la postmodernité sans le savoir (ou sans le faire savoir).

C'est plus spécifiquement, et précisément, *cette sociologie-là* qui nous intéresse dans le cadre du présent examen,⁹ dans le soupçon qu'elle inspire, que son approche du postmoderne puisse nous amener sur des pistes où l'on retrouvera autre chose, autres idées et autres remises en cause que celles qui sont

directement dénotées par le terme — et peut-être une remise en cause de son propre statut de pensée, de sociologie et de philosophie d'obédience critique. Notre premier constat avait une saveur étymologique, notre second a un arrière-goût méthodologique: il nous amène à nous demander, de façon intuitive — et dans la lignée même d'une approche intellectuelle critique, empreinte d'images-départ et de figures stylistiques syncopées — si, au fond, il y a quelque part un intérêt sociologique à aborder la thématique postmoderne — peut-être en somme ne peut-il tout simplement *pas* y avoir de sociologie du postmoderne et encore moins de sociologie postmoderne.

C'est donc une étude compréhensive, presque wébérienne, de l'approche critique du postmoderne que nous nous proposons d'effectuer — étude compréhensive en ce que, d'une part, nous comptons approcher notre sujet en nous inscrivant dans sa propre logique et sa propre rhétorique et, d'autre part, nous nous trouvons par le fait même à interroger *notre* approche du postmoderne, à nous interroger *nous*, face au postmoderne.

De ces deux grandes observations de base découlent naturellement trois principales questions qui cerneront notre cadre d'analyse. Précisons que ce cadre d'analyse nous amènera à chevaucher des champs d'études spécialisés qui sont le plus

souvent ignorés par le microscope sociologique: soucieux de ne pas nous aventurer sur des avenues où nous manquerait bien vite un support conceptuel, nous nous efforcerons de ramener constamment ces dimensions à des préoccupations dites «sociologiques».

Trois questions, donc, auxquelles nous tenterons de répondre par la consultation d'un large éventail de textes pertinents:

1. comment en est-on venu à parler de postmodernité, en sociologie? comment donc s'est effectuée l'émergence de cette notion, par quels auteurs, en référence à quels antécédents et pour répondre à quelles préoccupations? ou, en d'autres termes: que peut-on retenir d'une étude compréhensive de l'émergence du postmoderne dans la littérature sociologique et parasociologique des dernières années?
2. quel est donc le statut de la problématique postmoderne en sociologie, comment la traite-t-on maintenant et comment s'articule l'échiquier politico-théorique sur lequel elle se meut?
3. y a-t-il un avenir pour une sociologie postmoderne, ou à tout le moins pour une sociologie du postmoderne?

«Sociologie postmoderne»: contradiction dans les termes ou sortie de secours pour une sociologie désormais privée de ses convictions, de ses certitudes... et de ses rêves?

Nous aborderons ces trois questions à l'intérieur de trois brefs «chapitres» que nous concevons comme des approfondissements successifs de la problématique et au fil desquels nous nous efforcerons graduellement de retourner contre les sociologues cette attitude dont ils nous disent eux-mêmes qu'elle constitue leur principal outil d'appréhension du «réel»: l'analyse critique.

Notre *premier chapitre* nous amènera à considérer, en toute humilité quant l'artillerie conceptuelle dont nous disposons pour le faire, les antécédents non-sociologiques immédiats de la postmodernité sociologique. Nous nous pencherons ainsi, brièvement, sur ce qu'ont été les revendications postmodernistes dans le champ architectural, en tentant de cerner, s'il existe, le fil théorique qui relie ces revendications à l'apparition du postmoderne en philosophie puis en sociologie, avant qu'il ne recouvre une dimension globalement socio-philosophique. Dans la quête de ce lien, nous nous verrons dans l'obligation, d'une façon tout-à-fait a-synchrone, de considérer la question du postmodernisme artistique, ce qui, tout en nous laissant les pieds ancrés dans les

années 80, nous fera allonger le regard jusqu'au tournant des années 50-60. Cette première partie nous amènera à essayer de montrer que la postmodernité dont on parle aujourd'hui n'a peut-être rien à voir avec ce «dépassement de la modernité» qu'elle *devrait* signifier — un paradoxe que nous ne ferons qu'aborder, pour y revenir de façon plus approfondie dans notre deuxième chapitre.

Dans ce *deuxième chapitre*, nous tenterons d'aborder la question postmoderne sous un angle qui est, en majeure partie, étranger à son propre questionnement et, ce faisant, nous nous efforcerons de retenir quelques notions et arguments qui nous seront utiles en troisième partie. Nous commencerons par essayer de mettre en lumière ce que la postmodernité, tout compte fait *n'est pas* et ne peut pas être. Dans cette lancée, nous nous efforcerons d'étudier une curieuse «typologie» des penseurs postmodernes telle qu'elle est utilisée actuellement par certains auteurs — dans l'espoir, faiblement fondé, que cet exercice puisse fournir une radioscopie éclairante de la réalité intellectuelle des post- et anti-postmodernes. Une courte réflexion à partir de la notion de paradigme telle que développée par Kuhn nous amènera enfin à nous demander si la problématique ne transcende pas, au fond, toute possibilité de typologie.

Enfin, dans notre troisième et dernier chapitre, nous envisagerons de front la question qui, à notre avis, est la plus importante dans le débat sociologique du postmoderne, et qui est celle de la position du sociologue lui-même face à la postmodernité, plus encore: la question de son statut et de la légitimité de son ambition. Nous tenterons de faire apparaître alors clairement que, si ce n'est le cas de la *notion* de postmodernité, *l'apparition* de cette notion marque à la fois le début d'une grande vente de débarras dans le petit monde reclus des sociologues — et aussi, *peut-être*, une inauguration, celle d'une réflexion sociale qui ne s'inscrirait ni sous le ciel d'une impossible sociologie postmoderne (peut-être une contradiction dans les termes), ni sous celui d'une indésirable sociologie moderne (vraisemblablement une tautologie): une réflexion sociale qui se passerait de sociologie; une réflexion sociale... non-sociologique.

Et sans sociologues.

I

L'ÉVOLUTION INCERTAINE D'UN CONCEPT INCONGRU

«Like its parent, Modernism, Postmodernism inevitably has the faults of any movement in contemporary society, the most obvious being an overproduction of artefacts and an inflation of theory.»¹⁰

Une réflexion a-synchrone

Entre le postmodernisme des années 50-60 et la postmodernité des années 80, il y a comme un grand vide. Ou plutôt comme un amoncellement de notions aussi fascinantes qu'éphémères, sortes de modes théoriques dont le report au questionnement postmoderne fut toujours tout, sauf évident. De la contre-culture à l'imaginaire en passant par la création, l'altérité ou l'utopie, pour aboutir plutôt sèchement à la société civile, aux droits de l'homme, ou, *back to the starting point*, à l'histoire des révolutions politiques, à la démocratie ou à l'individualisme, les ordres de questionnement sont nombreux qui, par leur foisonnement, éclipsent et relèguent au fond du placard les explorations intéressantes, à peine dactylographiées, qu'avaient avancées les premiers utilisateurs de la notion de postmodernisme. Fin des années 70, début des années 80, parce qu'un philosophe français, Lyotard, commet un lapsus en intitulant un bouquin *La condition postmoderne* et parce

qu'un auteur particulièrement original, Baudrillard, l'utilise sporadiquement aux détours d'ouvrages qui ne visent pourtant pas à développer la question, on se remet garduellement, de gauche et de droite, à faire usage du qualificatif *postmoderne*, comme s'il était clair que cette idée pourrait nous permettre de ré-appréhender, d'une façon nouvellement globale, l'ensemble de ces autres ébauches dressées depuis vingt ans. En quelques années, la question postmoderne deviendra une référence obligatoire et un thème théorique jugé comme majeur parce qu'ambitieux dans sa charge de remise en question.

Le problème — qu'un auteur en particulier, Gilles Lipovetsky, tentera d'é luder — c'est que l'interrogation postmoderne des années 80 n'est pas entièrement concomitante, de beaucoup s'en faut, au bourgeonnement postmoderne initial des années 60. Il y a à la fois *plus* et *moins*, dans la postmodernité actuelle, que dans le postmodernisme d'alors — et réciproquement. Conséquemment, on ne peut, en toute honnêteté intellectuelle, parler *du* postmoderne de façon homogène et sans faire référence à cette ambivalence historique qui le distord et lui imprime une certaine incongruité.

C'est pourquoi nous serons forcés d'adopter, dans les pages qui suivent, un parcours analytique en forme d'allers-retours et de zig-zags, avec arrêts imprévisibles à diverses bornes de notre

histoire des trente dernières années, de façon à «délimiter», plus qu'à ne la définir, la thématique postmoderne. Plus encore que dia-chronique, notre trajectoire sera a-synchrone, collée sur le devenir chaotique d'une idée confuse dont le propre semble être de ne pas comprendre ce que peuvent bien signifier temps et histoire.

Contre toute attente, commençons donc notre examen en présentant l'un à l'autre deux auteurs aussi différents l'un de l'autre que peuvent l'être un philosophe français et un architecte américain.

La postmodernité, l'architecture et le choix étonnant d'un philosophe qui n'avait rien à dire

Notre questionnement porte d'abord, en effet, sur la résurgence soudaine et généralisée, au cours des huit ou dix dernières années, de cette notion — plus un mot qu'un concept — de *postmoderne*. 1977: l'architecte Charles Jencks publie un court ouvrage polémique intitulé *The Language of Postmodern Architecture*,¹¹ qu'il adresse primordialement à ses collègues mais qui, parce que l'auteur y réaffirme vigoureusement l'ambition urbanistique et «sociologique» globale de sa profession, suscite également un certain intérêt auprès de quelques sociologues et philosophes. 1979: le

philosophe français Jean-François Lyotard publie de son côté — sans que l'on puisse cependant présumer qu'il ait même entendu parler, à ce moment, du bouquin de Jencks — une plaquette à laquelle il donne le titre de *La condition postmoderne*.¹²

À la vérité, il n'y a pas grand point de rapprochement entre les deux études, si ce n'est l'usage commun, à titre de revendication stylistique dans le premier cas et à titre de paramètre de travail dans le second, d'un même adjectif. À cet égard, ces ouvrages auguraient comme de véritables archétypes le débat à venir quant à la question postmoderne. Dans sa formulation même, le postmoderne proclame en effet implicitement, la mort, la fin, le dépassement ou le surpassement¹³ du moderne, du modernisme ou de la modernité: mais le problème est que *jamais*, dans aucun texte, aucune conférence et aucun débat, l'analyste ne pourra obtenir la certitude profonde que ce moderne, ce modernisme et cette modernité dont on parle ont bien un rapport l'un avec l'autre ou, plus encore, que le moderne, le modernisme, la modernité de l'un sont bien les mêmes moderne, modernisme ou modernité auxquelles l'autre se réfère. Le débat de la postmodernité semble être la victime difforme d'une implacable logique combinatoire où le postmodernisme de l'un peut bien répondre à la modernité de l'autre, sans qu'il n'y ait de possibilité aucune de construire une argumentation

valable, du fait que l'objet de ce débat, un *mot*, se meut d'une sphère de préoccupation à une autre sans se voir donner les nuances et les références qui devraient l'accompagner dans son passage.

Pour Lyotard, le postmoderne, ne sera qu' «un mot, un mot sans consistance, raison pour laquelle je l'ai choisi». ¹⁴ Au départ, aucune intention, de la part de Lyotard, de lancer avec sa *Condition postmoderne* un débat de fond sur la préoccupation postmoderne. Car de telle préoccupation, il n'en a aucune. Le postmoderne est plutôt le postulat, le paramètre de base qui permet à l'auteur d'articuler sa réflexion et cette réflexion vise spécifiquement à cerner le statut du savoir, de ses fondements, de ses instruments et de ses institutions dans des sociétés dont on *dit* qu'elles sont dorénavant *postmodernes*, c'est-à-dire caractérisées par la disparition des grands récits, les *méta-récits*, qui leur servaient jusqu'alors d'histoire, de culture et d'appareillage significatif. ¹⁵ Point à la ligne. Qu'on nous oblige à lire les oeuvres complètes de Lyotard en version non-abrégée si, du postmoderne, il est autrement question que sous cet angle *là*, dans *La condition postmoderne*. La légitimation du savoir scientifique dans le contexte de sociétés dites postmodernes était le vrai et l'unique sujet de l'ouvrage, rédigé de part en part dans un style qui respectât le caractère très académique et formel de la *commande* qui en était à l'origine, commande formulée par le

Conseil québécois des universités. Le *postmoderne* était pour Lyotard un constat et le corrélatif, dans la sphère culturelle, du *post-industriel* dans la sphère socio-politique, ainsi que le précise l'auteur, dans une courte mise en situation où, curieusement, société et culture, dans une perspective qui nous apparaît, *a posteriori*, très isomorphe aux schémas de l'américain Daniel Bell, semblent se voir conférer des attributs spécifiques et distincts: *«notre hypothèse de travail est que le savoir change de statut en même temps que les sociétés entrent dans l'âge dit postindustriel et les cultures dans l'âge dit postmoderne.»*¹⁶ Ce n'est qu'après la publication de son ouvrage et devant la popularité soudaine du thème postmoderne, qu'il n'aura pourtant que partiellement alimenté, que Lyotard, comme responsable de ses mots, sera appelé à intervenir dans les colloques et les forums et à débattre de cette notion à laquelle, sans qu'il l'eût souhaité ni même, peut-être, imaginé, son statut avait donné une certaine légitimité dans le champ de la philosophie. Aujourd'hui, Jean-François Lyotard se contente de publier le texte des explications de la question postmoderne qu'il feint de destiner aux enfants de ses collègues,¹⁷ comme s'il fallait aux autres un langage d'enfant pour saisir le sens d'une problématique que lui-même, au départ, n'a pourtant jamais vu venir. Et, désormais, c'est d'un point de vue curieusement para-darwinien qu'il envisage la question de la modernité et de la postmodernité: *«Quant à ce qui perdure de la modernité, je crois que la réponse est*

*facile à fournir: c'est le développement techno-scientifique. Et nul n'ignore plus pourquoi il se poursuit. En effet, désormais, nous apercevons le véritable horizon sur lequel se déploie notre destin: dans quatre millions et demi d'années, la nécessité d'évacuer la terre, parce que le soleil sera devenu une nova noire. Voilà où nous en sommes.*¹⁸ La postmodernité s'inscrira dans le prolongement cosmique de la modernité ou elle ne sera pas.

À peu près à cette même époque où le philosophe choisissait d'utiliser un mot pour le fait même que ce mot ne pouvait le mener nulle part, Charles Jencks, architecte alors connu sans être renommé, entreprenait de son côté de procéder à la récupération architecturale du postmoderne en déclarant ouvert le procès en règle de cette architecture qui a façonné notre environnement contemporain et que l'on dit *moderne*. Encore une fois, il n'est pas certain que dans son premier de deux principaux ouvrages sur le sujet, *Le langage de l'architecture postmoderne*, Jencks ait, plus que Lyotard, eu l'intention d'inscrire sa revendication postmoderne dans la continuité des ambitions postmodernes artistiques des années 50 et 60. Ce n'est que par après que l'auteur, encore une fois un peu comme Lyotard, s'efforcera de remettre *en situation* ses divers arguments, dans un débat dont l'ampleur aura tôt fait de dépasser ceux-ci. Lorsque Jürgen Habermas bombardera à coup de torpilles critiques les tenants de la postmodernité, il ne

fera qu'à peine référence aux ouvrages de Jencks. Jencks deviendra très vite le grand oublié de ce débat, à partir du moment où s'effectuera en celui-ci la marginalisation de la question architecturale. Dans la mesure même où il se transformera en idole médiatique et toute simulationniste portée aux nues par certains magazines internationaux s'intéressant aux architectes (davantage qu'à l'architecture), aux écrivains (davantage qu'à la littérature) et aux artistes (davantages qu'à l'art), dans cette mesure même Jencks sera relégué au rang de part négligeable et anecdotique du débat sur la postmodernité. En 1986, dans *What is Postmodernism*,¹⁹ Jencks déplorera la tournure babélienne qu'en est venu à prendre ce débat et fera référence directement à Lyotard: *-It's embarrassing that Post-Modernism's first philosopher should be so fundamentally wrong. [...] It's literally nonsense to continue with this linguistic confusion.*²⁰ En formulant cette critique, Jencks ne mettait pas seulement à nu le squelette atrophié du discours postmoderne: il reconnaissait en fait l'obsolescence de ses propres prérogatives dans ce discours, si ce n'est l'obsolescence de ce discours lui-même.

Pourtant, d'un point de vue strictement sociologique, les avancés initiaux de Charles Jencks n'étaient pas sans intérêt et on pouvait même y voir poindre un renouvellement intéressant des ambitions sociologiques de l'architecture — davantage, en tout cas, qu'on aurait pu voir dans le texte de

Lyotard l'indice d'un renouvellement intéressant du regard «social» de la philosophie. À la base de son argumentation se situe le postulat que l'architecture, comme toute autre forme de création ou de travail sur les formes, est avant tout un *langage* et que ce langage, parce qu'il s'incarne dans notre environnement, est une donnée concrète et omniprésente de la vie et de l'évolution de nos sociétés: l'architecture, par son langage, est en communication constante avec ses usagers et contribue à déterminer non seulement le type de rapport que ces usagers entretiennent avec leur environnement mais également le type de rapport qu'ils entretiennent entre eux. Chaque époque ou chaque société aurait son architecture, comme l'incarnation concrète de son rapport à l'environnement et il serait donc possible, par l'étude du langage de cette architecture, de reconstituer l'environnement social de cette société ou de cette époque. Le vingtième siècle des sociétés industrialisées, en ce sens, aurait été caractérisé par le triomphe et l'affirmation hégémonique d'une architecture particulière, l'architecture *moderne*, qui s'inscrivait résolument et entièrement dans l'utopie globale de modernisation de ces sociétés. L'architecture moderne visait — et, pour une certaine part, la naïveté en moins, vise encore — à faire participer l'espace urbain, public comme domestique, à la logique du progrès moderne, construite très mathématiquement à coups de problèmes résolus par des solutions apportant elles-mêmes de nouveaux problèmes, résolus eux-mêmes par de nouvelles

solutions apportant elles-mêmes de nouveaux problèmes, et le reste. La logique de l'architecture moderne est celle de la fonctionnalité et elle s'incarne dans ses prouesses technologiques, autant que dans ses constructions géométriquement euclidiennes, rationnellement cartésiennes et sociologiquement pratiques. Or cette logique, efficace dans ses réalisations, impose un langage, écrit Jencks, étranger à ses usagers, un langage abstrait, pur mais silencieux, éblouissant mais mort. En ce sens, le modernisme architectural est littéralement muet et asocial: dans son ambition obsessive, représentée de façon idéaliste par le concept de la *maison-usine*, de créer un espace habitable modulé aux mêmes fréquences conceptuelles et structurales qui nous auront donné les constructions industrielles, le modernisme n'aura produit dans la cité qu'une nouvelle nature, lointaine autant que peut l'être une formule algébrique, étrangère au monde dans son émergence même. Muette, l'architecture moderne l'aura été dans son entêtement à créer des lieux qui imposent à leurs usagers un langage abstrait et étranger, celui de la logique et du rationnel, au lieu de rechercher un code commun, un langage spatial collé sur la réalité vivante de la communauté et de l'individu. *«Modern architecture had failed to remain credible partly because it didn't communicate effectively with its ultimate users [...] and partly because it didn't make effective links with the city and history.»*²¹

À cette univalence technologique du modernisme, le postmodernisme architectural opposerait, lui, une véritable ambivalence qui procéderait davantage au «surpassement»²² du modernisme qu'à son dépassement. Le postmodernisme serait ainsi une approche de création qui procéderait à une «double codification» de son message, en utilisant à la fois les acquis de la technologie moderne *et* «quelque chose d'autre»: une dimension vivante, un sujet traditionnel par exemple,²³ qui instaure avec l'usager un véritable dialogue dans l'espace et dans le temps. En ré-introduisant, dans une optique pluraliste, l'ornementation ainsi que les facteurs contextuel, vernaculaire, historique et culturel au coeur de leurs concepts, les postmodernistes réinscriraient la symbolique dans leurs oeuvres et relieraient celles-ci au tissu imaginaire commun qui tisse la trame même de chaque société. Plus encore, le postmodernisme ajouterait à la dimension esthétique des modernes une dimension *sémantique*. C'est cette transformation imaginative qu'elle permettrait du système symbolique commun qui ferait qu'une oeuvre serait proprement postmoderne et non plus moderne. Le postmodernisme ne serait pas cette profusion de styles architecturaux à laquelle on assiste actuellement ou cette utilisation gratuite de colonnes grecques et de couleurs nouvelles;²⁴ plus fondamentalement, le postmodernisme se caractériserait par son utilisation paradoxale de la «double codification» qui lui permettrait, dans nos sociétés industrielles

avancées et massifiées, d'accéder, en la transformant, à la dimension imaginaire du social. Le postmodernisme inaugurerait une ère à la mesure de la communauté, des individus, de leurs symboles et de leurs rêves.

Les événements allaient finalement donner un destin à la fois heureux et particulièrement lâche à la protestation postmoderniste, en en faisant, bien davantage qu'une nouvelle école ou une norme, une simple recette obligée, une nécessaire partie du travail architectural: il n'y a, aujourd'hui, aucune nouvelle construction qui ne respecte pas, ou ne s'efforce pas de respecter, les préceptes postmodernistes définis par Jencks. Et pourtant, aucune de ces constructions n'est postmoderne ou ne se préoccupe de se voir qualifier de telle. Il en va de l'architecture postmoderne un peu comme de la nourriture dite saine: on consomme obligatoirement sa ration quotidienne de salade et de céréales, mais on n'en est pas pour autant — et surtout pas — végétarien. Le postmodernisme, cet inconscient architectural.

Il nous importe cependant moins, ici, de nous attarder sur le devenir du postmodernisme architectural que de noter qu'à l'origine même de l'engouement récent pour le postmoderne repose une ambivalence à côté de laquelle cette autre ambivalence, réclamée par Jencks, fait même piètre effet. Nul

besoin d'un examen très approfondi, en effet, pour noter que la postmodernité de Lyotard, post-historique, n'est pas exactement celle de Jencks, néo-historique — et, plus encore, que la postmodernité de chaque auteur ne remet nullement en question la *modernité* de l'autre.

Pour prétendre à une compréhension plus globale de la question postmoderne, il nous faut dépasser à rebours de leur émergence ces deux points d'allumage et remonter quelque trente ans en arrière.

Quand le postmodernisme n'était pas encore postmoderne

Nous remonterons aux origines artistiques du postmoderne, le postmodernisme, en nous référant d'abord à un auteur, le sociologue Andreas Huyssen, qui a consacré à la complexe histoire du postmoderne un ouvrage intitulé *After the Great Divide*.²⁵

Avec Huyssen, en effet, la problématique postmoderniste sera *d'abord* l'objet d'un questionnement artistique et n'acquerra que *par la suite*, dans le prolongement de cette première interrogation mais avec vingt à trente ans de mûrissement en

plus, sa pleine dimension socio-politique. Versé en littérature et en critique artistique avant que de l'être en sociologie, l'auteur, en effet, sera amené à regarder dans le détail l'effervescence qu'on peut observer dans le monde artistique (américain surtout) de la fin des années 50 et début des années 60, effervescence dont on ne dira que trop vaguement, ailleurs, qu'elle a pu constituer le point d'émergence des «tendances» ou «réclamations» postmodernistes auxquelles nous serions aujourd'hui confrontés. Ce faisant, Andreas Huyssen déterrera d'un passé pas si connu certains outils analytiques qui feront presque entièrement défaut, non seulement à Lyotard et à Jencks, mais également à des sociologues et philosophes qui, à leur suite, se feront fort de capter l'essence du phénomène postmoderne actuel. À rebours d'un Lipovetsky, par exemple, dont le point d'arrivée historique, notre réalité sociale actuelle et postmoderne, est aussi le point de départ théorique et la valeur *connue*, Huyssen, lui, *partira* de la création artistique d'il y a trente ans, ce lointain point d'émergence du postmodernisme, pour arriver, plus que pour y revenir, à une réalité sociale actuelle dont il nous fera pressentir des dimensions autres que celles qui nous étaient jusqu'alors connues. La question artistique est donc ici davantage qu'une référence analytique: elle est un facteur, si ce n'est fondateur, du moins précurseur.

D'emblée, Huyssen, semblant considérer qu'une inflation du discours sur la postmodernité peut mener à de dangereuses exagérations,²⁶ se munit de gants blancs pour approcher la problématique: *-I do not want to be misunderstood as claiming that there is a wholesale paradigm shift of the cultural, social and economic orders; [...] But in an important sector of our culture there is a shift in sensibility, practices and discourse formations which distinguishes a postmodern set of assumptions, experiences and propositions from that of the preceding period.*²⁷ Le postmoderne devient donc, ici, moins une hypothèse explicative globale qu'un élément, un indice de changements originellement artistiques mais qui, de par leur nature même, peuvent être en train de se diffuser, maintenant, dans les ordres de la sensibilité sociale, du discours et de la pratique. Précisons encore que c'est sur la société américaine que l'auteur jette son dévolu — nous incitant, en cela, à considérer «à l'américaine» l'appropriation européenne du postmoderne que feront certains auteurs sur lesquels nous nous pencherons plus loin.

L'échiquier du monde artistique du milieu du siècle est une réalité trouble où se traversent et s'entrechoquent de manière cahotique toutes les revendications, explorations, révolutions et prétentions qui ont été celles de la création artistique depuis la fin du dix-neuvième siècle. Cependant, aux classiques conflits d'école, de styles et de doctrines, s'ajoute maintenant une

influence ambiguë autant qu'inquiétante et qui transperce de part en part, malgré ses divergences internes, l'ensemble du monde créatif: avec l'émergence, dès les années 20, de nouveaux moyens techniques qui feront bien vite apparaître les ambitions de l'art comme des enjeux désormais industriels, des enjeux de production et de re-production, les termes antagonistiques à partir desquels on avait pris l'habitude de délimiter le territoire de l'art se trouvent déplacés et redéfinis.²⁸ En effet, on avait fâcheusement assimilé au *modernisme* le travail protestataire des avant-gardes, en perpétuelle quête de nouveauté et situation incessante de rupture quant à leurs origines, quant à leurs propres créations. «Il faut être moderne» était, dans cette optique, synonyme de «il faut changer», lire également: *se* changer, se refuser, se bouleverser. Le modernisme se trouvait ainsi défini par ce que l'on considérait comme son porte-voix et son véhicule, l'avant-garde, et par l'obsession de cette dernière pour la création de nouvelles formes, de nouveaux objets. Dans cette foulée, le postmodernisme, lui, viendrait rendre compte de l'épuisement de cette démarche, de son dépassement, voire de sa disparition.

Or, cette identification mutuelle du modernisme et des avant-gardes l'un par l'autre est aussi le premier point de dissidence de Huyssen et l'objet de sa première critique. Le postmodernisme, selon l'auteur, s'inscrit plutôt dans un champ

de tension qui s'est créé graduellement au cours du siècle,²⁹ et où se sont affrontés l'hégémonie du modernisme artistique et l'affirmation émergente de formes «populaires» d'expression culturelle, celles-ci véhiculées souvent par les avant-gardes elles-mêmes. Dès le départ, l'assimilation du modernisme à l'obsession de la rupture et l'assimilation conséquente de l'avant-garde au modernisme est donc discréditée par l'auteur. Un examen minutieux de la trajectoire de l'art moderne nous montre au contraire des avant-gardes en constante bataille contre les tenants d'un art Moderne auto-conçu, plutôt qu'en référence à la rupture, comme seul garant de l'Esthétique et seul rempart de celle-ci contre l'industrialisation de l'art, le vulgaire et l'idéologique: les Modernes se définissaient eux-mêmes *d'abord* comme les défenseurs de certains primats esthétiques, comme obstacle à la production, à l'aliénation des masses.

L'avant-garde, ainsi, n'aurait jamais été *une* et collée comme un vêtement au modernisme, mais bel et bien constituée de deux factions antagonistes, l'une moderniste, l'autre, en rupture de ban quant au modernisme. Curieusement, sur les barricades du Modernisme, et plus spécifiquement du «Modernisme supérieur» (*High Modernism*), se retrouvent côte à côte des conservateurs soucieux de préserver, par la domination de l'esthétique, une partie fondamentale du système de codes qui permettent la conservation des institutions sociales existantes

et la perpétuation des rapports de domination établis, *mais aussi* des représentants pourtant mieux intentionnés de certains courants dits «critiques». Pour Adorno, notamment, l'art «populaire» doit être vu comme partie intégrante du grand dispositif technique qui sert à renforcer sans cesse l'occultation des potentiels émancipatoires des sociétés: dans le rapprochement forcé, auxquels procèdent les industries de la culture, de l'art mineur du populaire et de l'art majeur de l'élite instruite, se produit un désamorçage de la fonction dialectique de l'art, d'une façon qui ne sert ni l'expression sous-artistique de la spontanéité populaire, ni, bien entendu, le pouvoir négateur et altérant des formes supérieures de l'art. C'est que, précisément, l'art moderne, avant même l'apparition officielle de ce qu'on appellera le «pop art», apparaissait déjà comme menacé par l'émergence de formes et d'outils de création nouveaux: la photographie, la phonographie, le graphisme, le cinéma, la musique «non classique», etc. alimentés à plein par une technologie et une industrie culturelles qui n'en étaient pourtant encore qu'à leurs premiers balbutiements. Contre cette nouvelle ruse du capitalisme industriel, il convenait d'opposer farouchement une philosophie qui réitérait l'autonomie des expressions artistiques supérieures, seules porteuses d'autonomie et d'altérité.

Or, c'est précisément contre ce modernisme-là, soutient Andreas Huyssen, que s'élèveront les précurseurs du

postmodernisme qui, autour de l'axe Duchamp-Cage-Wharol, positionneront leur création en marge des grandes prétentions modernistes et, jouant le jeu des grands dispositifs de l'industrie culturelle, mettront en évidence l'emprise de ces dispositifs sur toute forme de création artistique: *«Pop art in particular had contributed to this radical skepticism — not as the new art of an imaginary cultural revolution which some of Pop's disciples hoped for, but rather as an art that revealed the elitist and esoteric nature of traditional avantgardism because more than any other preceding art movement it laid bare the commodity character of all contemporary art production.»*³⁰ Ainsi, sous cet éclairage, le postmodernisme ne se limite-t-il pas à un certain épuisement d'une avant-garde en quête de ruptures, mais se révèle-t-il au contraire comme un conflit ouvert entre des avant-gardes, les unes (primordialement européennes) fascinées par le pouvoir dialectique et autonome de l'art «majeur»³¹, et les autres (primordialement américaines) refusant de reconnaître une autonomie à l'art ou d'accepter toute distinction entre le «majeur» et le «mineur», revendiquant la pertinence et la valeur d'un art dit «populaire» et exploitant au maximum les ressources mises à leur disposition par l'évolution des moyens technologiques. *«From the beginning until today, the most significant trends within postmodernism have challenged modernism's relentless hostility to mass culture.»*³² Alors que les Modernistes rêvaient d'une élévation des masses aux

principes de l'Art, les postmodernistes, eux, n'ont pas farouchement tout rapport d'élévation dans le domaine de l'art et tentaient de procéder sur le champ à une fusion de l'art avec le quotidien, par un rapprochement de l'art avec le vécu immédiat des populations vivant dans les sociétés industrielles.

Aujourd'hui, poursuit Huyssen, sous cette force puissante et inéluctable, la grande séparation du Modernisme et de la culture de masse semble s'être estompée, au bout d'un processus d'osmose en vertu duquel les deux termes s'interpénètrent, se mélangent et se conjuguent: le postmodernisme, aujourd'hui, serait cette indistinction qui s'est créée graduellement, cette légitimité ouverte des formes et efforts de création qui s'est imposée au cours des trente dernières années. La question ne serait plus, comme le soulignera ailleurs Frederic Jameson,³³ de décider si nous voulons ou ne voulons pas être postmodernes — nous *sommes* en «situation postmoderne»: ³⁴ il s'agit plutôt de comprendre cette situation et de décider de notre rapport à cette *réalité*.

Il y a plus encore, reprendra Huyssen en entamant, sans l'achever, l'exploration des corollaires socio-politiques de son étude du champ artistique contemporain: cette situation postmoderne où nous nous inscrivons déborde désormais le cadre de la seule création artistique pour poser la question de la

diversité simultanée et légitime des genres, des attitudes et des comportements, la question de la tradition et de l'innovation, de l'acceptation et du refus, de l'élite et du populaire dans un sens plus largement culturel et même politique: à la «querelle des modernes et des postmodernes» se greffe maintenant la problématique de l'altérité, qui regroupe, entre autres segments, celles de «l'autre qu'occidental», «l'autre qu'homme», «l'autre qu'américain» et de suite. En ce sens, le postmodernisme aura contribué à la mise en branle d'un questionnement quant à la validité de la vision idéaliste, rationaliste, et téléologique de la modernisation qui a soutenu le développement de nos sociétés depuis plus d'un siècle et à une émergence de la thématique de *l'altérité* culturelle. Postmoderniste sans s'être clairement conçue comme postmoderne et sans même voir la modernité derrière le Modernisme, l'art des années 60 nous aurait ouvert subrepticement une brèche au travers de laquelle il nous serait aujourd'hui possible de penser la postmodernité, repensant du coup la modernité elle-même: par-delà la revendication postmoderniste, se profilerait aujourd'hui le fait postmoderne, cette distribution générale, au plus demandant, de la légitimité d'être, de penser, de dire et de créer.

La récupération sociologique du postmoderne

Lorsqu'ils dirigeront à leur tour leur curiosité vers la question de la postmodernité, c'est à une inspection, conforme à leur style, plus radicale et plus fondamentale que s'adonneront les intellectuels européens. Ignorant, du fait de ne les avoir pas lues, les réserves énoncées par Huysen, les français, les allemands et les italiens sauteront à la volée dans le grand train de la postmodernité où, surpris de s'y trouver, les attendait déjà Lyotard. Pour une pensée sociale européenne privée depuis quelques années de ses modèles et de ses idoles, la postmodernité pouvait devenir à la fois l'explication de la détresse, son sens et l'objet d'une conjuration. Avec eux, la postmodernité deviendra, quoiqu'en ait dit Huysen, malaise global, mystère métaphysique, crise de société et de civilisation.

Car malaise il y a, effectivement, au moment où, avec Gilles Lipovetsky, les européens entameront la sociologisation du postmodernisme sous l'égide de cette notion nouvelle: la postmodernité. Contrairement à Lyotard, dont la démarche consistait à considérer au départ la postmodernité comme un *paramètre* et, ceci fait, à se pencher sur le statut du savoir dans des sociétés dites postmodernes, Lipovetsky, lui, résolument

sociologue, s'efforcera d'élever la question postmoderne au rang d'hypothèse explicative globale de l'état actuel des sociétés occidentales. En cela, le jeune sociologue français fait un peu figure d'archétype, ou à tout le moins de référence. Pour plusieurs de ses collègues français, il demeure le véritable observateur-terrain de notre condition sociale postmoderne, le praticien qui sait demeurer théoricien, le Lévi-Strauss modèle années 80 de notre occidentalisme — celui, enfin, dont le renvoi suffit aux autres pour considérer avoir circonscrit, jugé et critiqué la problématique de la postmodernité sans avoir eu à l'assumer ou à la développer eux-mêmes. Lorsque Luc Ferry et Alain Renault parlent de la postmodernité, lors qu'Alain Finkielkraut parle de la postmodernité ou lorsque Bernard-Henri Lévy y fait allusion, c'est à la postmodernité de Gilles Lipovetsky qu'ils se réfèrent primordialement.

Avec Lipovetsky, la postmodernité allait devenir un concept explicatif qui nous permettrait d'appréhender ce retournement surprenant qui, après un demi-siècle d'effervescence sociale, venait de plonger nos populations dans l'indifférence de masse, le sentiment de ressassement et de piétinement, la mode rétro, la banalisation de l'innovation, la déification du moi, la recherche infatuée de la qualité de la vie, la réhabilitation du micro-social, du local, du traditionnel... et de tant d'autres tendances véritablement aberrantes quand mesurées à l'aune de la grande ambition critique de la réflexion sociologique.³⁵

L'ambition de l'auteur était claire: *-laisser le postmodernisme au rang d'une hypothèse globale nommant le passage lent et complexe à un nouveau type de société, de culture et d'individu naissant au sein même et dans le prolongement de l'ère moderne.*³⁶

Curieusement, c'est à une étude américaine — celle que Daniel Bell avait publiée sous le titre de *The Cultural Contradictions of Capitalism* pour donner suite au bouquin intitulé *The Coming of Post-Industrial Society* rédigé lui-même trois ans plus tôt — à une étude déjà vieille de plusieurs années que Lipovetsky se référera pour asseoir sa théorie de la postmodernité. À cet égard, le chapitre de l'Ère du vide consacré spécifiquement à la question postmoderne peut être vu en partie comme la lecture et l'adaptation françaises, à quelques années près, des thèses avancées par Daniel Bell durant les années 70.

Pour rendre compte de l'état amorphique de nos sociétés, Lipovetsky emprunte à Daniel Bell son modèle analytique faisant appel à trois sphères définies comme constitutives du social et qui ne sont pas sans faire songer aux trois ordres constitutifs de la modernité énoncés par l'allemand Jürgen Habermas (la science, la morale, l'art): en effet, les sociétés capitalistes seraient, en ce dernier quart de siècle, caractérisées

par des contradictions structurelles opposant les logiques prévalant respectivement dans la sphère du politique, du technico-économique et du culturel. La philosophie de l'individualisme, qui a participé, comme moteur, à la naissance politico-économique du capitalisme, se serait graduellement diffusée, au cours du siècle, à l'intérieur de la sphère culturelle, s'y affirmant comme modèle comportemental et laissant du même coup les champs politique et économique, respectivement, à ces autres valeurs dominantes que sont l'égalité, d'une part et l'efficacité, d'autre part. Dans ce grand mouvement, l'individualisme se serait redéployé jusqu'à recouvrir la forme de son aboutissement ultime, *l'hédonisme* — ce trait caractériel de nos sociétés actuelles. Lipovetsky, amendant légèrement l'analyse bellienne, précise ici que l'affirmation de cet hédonisme constitue en fait la consécration d'une tendance constitutive de l'ère moderne, le *procès de personnalisation*.

Dans ce même mouvement de personnalisation, la part artistique de la sphère culturelle se serait trouvée, elle aussi, profondément altérée. Depuis plus d'un siècle, la démarche artistique avait été la chasse gardée des avant-gardes et s'était inscrite sous le ciel du modernisme, une logique de création *à base de ruptures et de discontinuités, reposant sur la négation de la tradition, sur le culte de la nouveauté et du changement*³⁷, une logique, à ce moment, concomitante à

celles, individualistes et progressistes, qui prévalaient dans les sphères politiques et économiques. Aujourd'hui, cet impératif d'innovation et de rupture semble à bout de souffle et les artistes se contentent dorénavant de reproduire les grandes découvertes du modernisme, d'en exploiter les principes sans les renouveler. Il y a, en art, un désenchantement et un désamorçage des dispositifs modernistes équivalent et interrelié au morcellement de la socialité provoqué par l'exacerbation du procès de personnalisation: le statut de l'artiste est soumis lui aussi à un processus de repli sur l'individuel, processus au bout duquel la création devient à la portée de tout un chacun et son attribut; il y a banalisation de l'innovation, dispersement et microscopisation de la création artistique, dont la légitimité devient universelle. La création n'est plus rupture, elle devient partie intégrante du quotidien et s'inscrit dans l'inflation hédoniste du moi.

Pour décrire cette banalisation de la forme artistique, Lipovetsky récupère le terme de «postmodernisme», en précisant que celui-ci a été utilisé dès les années 50 et 60, pour qualifier certaines expériences artistiques s'efforçant de se définir en marge du courant moderniste (encore que celui-ci, comme on vient de le voir, *peut* ne pas être réduit à cet «impératif de la rupture» auquel le ramène ici l'auteur). Plus encore, ce postmodernisme s'inscrivant aujourd'hui dans un

bouleversement global de nos sociétés, ce sont ces sociétés elles-mêmes qui peuvent être qualifiées de postmodernes: de la contradiction qui se développe entre les logiques antinomiques prévalant dans les trois sphères constitutives du social — *personnalisation* culturelle, *efficacité* économique et *égalité* politique — émerge et prend forme une société explosée et privée des «grands systèmes de sens» intégrés et fonctionnels qui la soutenaient auparavant, une société repliée sur les initiatives micro-sociales et individuelles, universellement légitimes et s'auto-évaluant, en pleine contradiction, à l'échelle de leur performativité davantage qu'à celle de leur justesse ou de leur justice.

En fait, tout se passe comme si, après que le modernisme ait constitué, dans le champ culturel, le prolongement de l'effort révolutionnaire de rupture déployé auparavant dans le champ politique pour permettre au capitalisme de transfigurer l'histoire, le postmodernisme artistique, lui, se diffusait à son tour dans les sphères politique et technico-économique, s'y confrontant à des tendances antinomiques pour donner naissance à une postmodernité dont ce serait le tour, aujourd'hui, de métamorphoser l'histoire. Mort des avant-gardes (postmodernisme), mort du social (postmodernité). Le modernisme était l'extension culturelle de l'ambition révolutionnaire politique, et la postmodernité, elle, deviendra l'extension socio-politique globale du postmodernisme

artistique. Ainsi le temps postmoderne devient-il cette *phase cool et désenchantée du modernisme, la tendance à l'humanisation sur mesure de la société, le développement de structures fluides modulées en fonction de l'individu et de ses désirs, la neutralisation des conflits de classe, la dissipation de l'imaginaire révolutionnaire, l'apathie croissante, la désubstantialisation narcissique et le réinvestissement cool du passé.*³⁸ En fait, loin de marquer une rupture par rapport au modernisme, le postmodernisme culturel procède à sa dispersion universelle, à son prolongement logique et ultime, au coeur d'une société, postmoderne, se caractérisant elle-même par une exacerbation de certaines tendances constitutives des sociétés modernes. Le postmoderne, finalement, n'est pas «l'après-moderne», et il n'est pas davantage «l'anti-moderne»: il est le «plus-que-moderne», l'*ultima-moderne*. *«C'est seulement dans cette large continuité démocratique et individualiste que se dessine l'originalité du moment postmoderne, à savoir la prédominance de l'individuel sur l'universel, du psychologique sur l'idéologique, de la communication sur la politisation, de la diversité sur l'homogénéité, du permissif sur le coercitif.»*³⁹

Les plus sarcastiques affirmeront facilement que cette conclusion à laquelle nous mène toute l'étude de Lipovetsky n'ajoute que peu de choses (outre une traduction française) à celles auxquelles avait abouti Daniel Bell quelques années plus tôt. Cet

aboutissement nous invite quant à nous à aborder le volet plus éminemment critique de notre examen. Si les avancés de Lyotard nous apparaissaient vagues et imprécis, et ceux de Jencks et Huyssen parfois ésotériques d'un point de vue sociologique, le travail de Lipovetsky, lui, frappe le postmoderne de tous les angles sociologiques disponibles: le regard que jette l'auteur sur la question postmoderne est bel et bien un regard sociologique au sens académique du terme et, à cet égard, Lipovetsky mériterait bien, si une telle chose existait pour le postmoderne comme il en existe pour d'autres ordres de préoccupations, de porter le chapeau officiel du sociologue de la postmodernité. Cependant, et pour cette raison même, les faiblesses, tares et contradictions qui imprègnent le texte de Lipovetsky doivent nous sembler d'autant plus importantes à relever et nous inviter à poser sur cette sociologie qui postmodernise un regard d'autant plus inquisiteur. De la même façon que l'architecte Jencks se demandait ouvertement comment le premier philosophe français de la postmodernité pouvait errer comme il lui semblait le faire si allègrement,⁴⁰ on est en droit de se demander, en vertu de ce que la sociologie nous dit d'elle-même, comment le sociologue de la postmodernité, dans son sociologisme même, peut être, à certains égards, à ce point a-sociologique... Serait-ce donc qu'avec le postmoderne, la sociologie se trouve à rencontrer le point limite zéro de son raisonnement et qu'arrivée aux limites

logiques et historiques de son questionnement, elle se trouve à se replier lentement sur sa propre raison d'être?

Nous voulons relever ainsi, dans le texte de Lipovetsky deux éléments qui déclencheront notre questionnement critique. Le premier concerne la *position* de Lipovetsky — et, en fait, du sociologue — face au questionnement postmoderne: nous nous demanderons, en inscrivant Lipovetsky, comme il a lui-même omis de le faire, au coeur de son objet si, dans tout le débat postmoderne, la position du sociologue n'est au fond pas davantage celui du débattu que du débatteur. Une typologie dichotomique utilisée par certains auteurs nous permettra de jeter sur les penseurs de la postmodernité un regard, si ce n'est inquisiteur, du moins minimalement objectifiant.

Dans la lancée de cette première interrogation, nous nous pencherons ensuite avec une curiosité très légitime sur cette place prépondérante qu'avec Lipovetsky comme partout ailleurs dans la réflexion sociologique contemporaine, la question de l'individualisme en est venue à occuper — au prix d'une occultation de la charge de concepts tels que celui de la postmodernité.

La première question sera traitée dès le début de notre prochain chapitre. La seconde alimentera en arrière-scène,

tout le reste de ce chapitre, pour ensuite nous permettre d'aborder de front la dernière partie de notre analyse critique.

Résumé du chapitre 1 et préambule au chapitre 2

Avant de passer à l'étude de ces questions, résumons en quelques points l'argumentation développée dans ce premier chapitre.

- 1. La notion de postmodernité semble bien loin d'avoir accédé au statut de concept. C'est encore une notion vague qui marque la rencontre d'une revendication, dans le monde de la création artistique, et d'une préoccupation, dans le champ de la réflexion socio-philosophique. L'américain Andreas Huyssen est celui, le mieux, a fait ressortir les nuances et la complexité de cette fusion.*
- 2. La «mode» théorique du postmoderne — terme que nous utilisons pour référer à l'ensemble de la problématique — a été amorcée gauchement, à coup de récupérations successives. Points d'allumage davantage que pierres d'assises théoriques, les textes très éloignés l'un de l'autre de Charles Jencks — pourtant pas inintéressants d'un point de vue sociologique — et de Jean-François Lyotard ont comme baptisé le postmoderne sous un ciel qui est encore le sien aujourd'hui: celui de la confusion.*

3. *Parmi les sociologues, le français Gilles Lipovetsky est celui qui a procédé à l'effort apparemment le plus approfondi pour bien cerner les paramètres de la problématique. Seulement, Lipovetsky effectue ce travail en ne se référant, comme aux écrits d'un maître à penser, qu'aux avancés de l'américain Daniel Bell. Ce faisant, il nous semble proposer une vision tronquée et réchauffée du questionnement postmoderne. En s'efforçant de démontrer que nos sociétés actuelles, caractérisées par un individualisme hédoniste, méritent bien le qualificatif de «postmodernes», Lipovetsky néglige les nuances auxquelles s'est prêtée la notion par le passé, notamment cette remise en question de l'ambition et de la prétention artistiques elles-mêmes à laquelle procédait le postmodernisme artistique.*

4. *Ce faisant, la charge critique du postmodernisme se trouve désamorcée au profit d'une postmodernité métahistorique qui rassemble, en les confondant, et le modernisme, et la modernité et le postmodernisme.*

Nous nous proposons, dans notre deuxième chapitre, de questionner cette réduction à une seule ligne théorique, en essayant de maintenir une vision globale et minimalement épistémologique du discours postmoderne.

II

CONTRE UNE SOCIOLOGIE POSTMODERNE

«...l'hisser le postmodernisme au rang d'une hypothèse globale nommant le passage lent et complexe à un nouveau type de société[...]»⁴¹

Pourquoi la postmodernité n'est pas le dépassement de la modernité

On ne peut manquer de relever que dans son analyse, Lipovetsky récupère et utilise davantage qu'il ne le critique et l'interprète le schéma des trois sphères proposé plus tôt par Daniel Bell. Cette tentative «d'opérationnalisation» devient, assez rapidement, une gymnastique périlleuse, à partir du moment où l'auteur rencontre, à un niveau plus aigu que son prédécesseur, la difficulté majeure qui consiste à vouloir révéler une cohérence historique, une logique dans notre très actuelle histoire, en se servant pour le faire d'un modèle à trois têtes que l'on dit caractérisé par des contradictions structurelles et multi-directionnelles. On en vient très vite à se demander si la référence à la contradiction n'est pas là seulement pour rendre plus élégante une analyse qui est celle d'une continuité, davantage que celle d'un remue-ménage dialectique. En effet, si le moderne se définit primordialement par l'affirmation du

«procès de personnalisation» et que le postmoderne, lui, n'est au fond que «l'exacerbation cool» de ce même procès, on se demande bien pourquoi il serait nécessaire — si ce n'est pour faire tenir une analyse qui essaie de rendre cohérents et isomorphes des changements observables dans les champs distincts de l'art, de la technique, de la politique ou du vécu — pourquoi il serait nécessaire de se servir d'un mot, le *postmoderne*, qui, dans sa construction, laisse entendre pourtant tout le contraire de ce qu'on lui fait dire effectivement. Le postmoderne de Lipovetsky ne sert-il pas, au fond, à donner un sens à «l'écroulement des grands systèmes de sens»⁴² et à retracer une ligne droite là où on n'observait plus qu'une multitude de lignes tracées dans une étonnante folie? Pourquoi faudrait-il donc que la logique déjà très vieille du postmodernisme artistique puisse rencontrer celle, récente, de la micro-socialisation des initiatives personnelles, sur un graphique historique commun? Tout se passe comme si l'analyse, ici, servait à refuser au réel un illogisme et un foisonnement de tendances divergentes qui «ne peuvent pas» ne pas être logiques, qui «ne peuvent pas» ne pas se rejoindre, fût-ce en marge des discours critiques qui ont porté la sociologie au cours des dernières décennies, et fût-ce à l'intérieur d'un discours pas marginal du tout, qu'on emprunte à la sociologie américaine officielle des années 70. Or à définir le modernisme artistique comme le royaume des avant-gardes, elles-mêmes obnubilées par une obsessive et post-

révolutionnaire quête de la rupture et à définir, dans un deuxième temps, le postmodernisme artistique comme l'écroulement archétypique de ces avant-gardes concomitant à celui, postmoderne, des grands systèmes de valeurs sociales et de sens, on ne peut faire du postmoderne qu'une notion faible, gauche; une notion, à peine un concept, qui voudrait bien marquer l'émergence de quelque chose, la rupture de par rapport à quelque chose, là où il ne peut plus y avoir de rupture: à partir du moment où le moderne est défini par la rupture et la quête de la nouveauté, il ne peut y avoir de rupture face à la modernité... que foncièrement moderne. À ce compte, la modernité devient un stade historique indépassable dans sa logique et il ne reste d'autre possibilité, pour donner un sens au postmoderne, que de faire tourner celui-ci autour d'une idée plus palpable et moins compromettante, celle d'individualisme. Ainsi, par-delà l'incohérence de l'analyse se construit la cohérence du consensus des observateurs: il y a individualisme, c'est là une chose sûre et sûre, donc il y a postmodernité et dès lors on peut appréhender celle-ci, s'approprier la notion et la critiquer.

Sociologiquement, avec Lipovetsky comme avec tous les auteurs qui s'y référeront, la question postmoderne devient ainsi une sous-problématique de la thématique d'ensemble de l'individualisme, celle-ci définie comme fait central, moteur et

raison d'être de l'ambition philosophico-sociale moderne. En fait, la postmodernité se trouve ici désamorcée dans son élan, sous une façade d'hypothèse explicative globale de l'état actuel de nos sociétés: elle glisse subtilement au rang d'un épiphénomène qui n'a de global que sa formulation linguistique et qui n'est l'achèvement et le dépassement de la modernité que dans une prétention dont on ne veut pas reconnaître la légitimité. Le postmodernisme artistique aurait pu être — et, selon certains, a été — le dépassement du modernisme; la postmodernité sociologique, elle, ne peut en aucune façon marquer la fin ou le dépassement de la modernité: sous une formulation linguistique fautive et trompeuse, elle ne représente en fait que la puissance 2 de la modernité, son extrapolation ou son délire. Ainsi, sous un traitement élégant et révérencieux, la sociologie se trouve en fait à régler son compte au postmoderne: la postmodernité n'est pas le dépassement de la modernité; la postmodernité ne passe pas.

Y a-t-il deux tendances postmodernes?

Passera, passera pas? La question peut sembler venir un peu trop rapidement. Avec Hal Foster,⁴³ qui sera repris par Pacom,⁴⁴ le phénomène postmoderne sera abordé d'une manière plus nuancée. Par une sorte de «sociologie des sociologues postmodernes», on est ici invité à jeter sur le sujet

un regard doublement distant et détaché: distant d'abord, de la vision franco-européenne du postmoderne telle que quasi-hégémonisée par le passage de Lipovetsky; et distant, aussi, de cette volonté éperdue des sociologues du postmoderne de développer «leur» sociologie postmoderne, «la» vision sociologique de la dimension postmoderne de l'Occident.

Dans cette approche de type objectifiant, ce sont les sociologues de la postmodernité eux-mêmes qui se trouvent déposés sur la table de vivisection, bien davantage que leur objet, qui est servi ici à la manière d'un background analytique. Le résultat est intéressant dans la mesure même où il nous fait découvrir l'au-delà du Lipovetsky et l'au-delà de la sociologie européenne. Il y aurait ainsi, explique succinctement Pacom, deux catégories d'adeptes du postmodernisme: les postmodernistes *de réaction*, tassés comme dans un bar derrière Jean Baudrillard (auteur postmoderne vraisemblablement malgré lui), et les postmodernistes *de résistance*, se refilant, pour agrémenter leurs discussions, les textes de Huyssen, Scarpetta et Lyotard.

La réaction

Réactif, Baudrillard le serait en ce que ses analyses seraient le constat d'un échec: l'échec de l'ambition moderne de l'Occident de se créer un monde à lui, le social, de s'en donner

une compréhension, la sociologie, et de lui modeler un instrument, la politique. En fait, au contraire de plusieurs théoriciens, Baudrillard, ne cherche pas la postmodernité: il la découvre, comme le mot lui-même, en effectuant le procès en règle de notre façon d'appréhender le social. On remarquera d'ailleurs qu'il n'utilise que parcimonieusement cette idée, comme si cela l'embarrassait que celle-ci le ramène, par association d'idées, à une vision à son avis dépassée de la réalité sociale. Le postmodernisme de Baudrillard, même dans *À l'ombre des majorités silencieuses*,⁴⁵ son ouvrage peut-être le plus «post» d'entre tous, semble plus extrapolé par ses analystes que voulu par lui.⁴⁶

Selon Baudrillard, qui se situe en cela aux antipodes d'un Castoriadis pour qui l'être ne serait peut-être autre que social-historique,⁴⁷ le social serait un phénomène circonscrit, datable, fini. Il pourrait y avoir des sociétés sans social comme il y a eu des sociétés sans histoire⁴⁸ et la nôtre en serait l'exemple premier, où le social disparu, il resterait tout au plus des enjeux, des défis. Plus que le social, ce serait désormais la masse qui caractériserait nos sociétés, une masse que Baudrillard, utilisant avec force métaphores ses concepts-clés de simulation, de simulacre, de séduction et d'ironie, décrit comme un gigantesque trou noir absorbant toute forme de communication, d'information et de sens: *«les masses résistent scandaleusement à cet impératif de la communication*

*rationnelle. On leur donne du sens, elles veulent du spectacle.*⁴⁹ L'instrument essentiel du déploiement de cette masse, les médias, procéderait ainsi à la transformation automatique et immédiate en spectacle, en simulacre séductif, de toute forme de signification. Les masses répondraient, dans cette perspective, au principe indifférenciel du *ni l'un ni l'autre*, s'érigeant en cela comme étrangères à toute possibilité d'opérationnalisation du concept d'aliénation. Les masses seraient, par essence, inertes et neutres et, loin d'être le résultat de leur manipulation par le pouvoir, cette apathie principielle fonderait leur stratégie même de résistance au totalitarisme de la raison sociale/sociologique. *-L'émergence des majorités silencieuses est à replacer dans le cycle entier de la résistance historique au social. [...] L'histoire officielle n'enregistre que le progrès ininterrompu du social [...] Or, contrairement à ce qu'on pourrait croire [...], la résistance au social sous toutes ses formes a progressé plus rapidement encore que le social.*⁵⁰ Ainsi, si postmodernité il y a, ce ne saurait être que celle de ces sociétés, les nôtres, où l'objet même de la modernité, le social, se serait dissous avec son projet de changement, au profit d'une nouvelle forme d'être, la masse, dont la stratégie, fatale, tournerait à leur extrême dérision *et le social et ses théoriciens*. Cette hypothèse de la mort du social est évidemment insoutenable à l'intérieur de la perspective sociologique, puisque la sociologie ne peut que décrire l'expansion du social lui-même et que la possibilité de la

mort du social marque aussi celle de la mort de la sociologie elle-même.⁵¹ Dans *Amérique*, son analyse semi-fictionnelle exaltée des États-Unis actuels, Baudrillard reprendra cet argument pour lui donner une portée encore plus polémique: *«Pour nous les fanatiques de l'esthétique et du sens, de la culture, de la saveur et de la séduction, pour nous pour qui cela seul est beau qui est profondément moral, et seule passionnante la distinction héroïque de la nature et de la culture, pour nous qui sommes indéfectiblement liés aux prestiges du sens critique et de la transcendance, pour nous c'est un choc mental et un dégagement inouï de découvrir la fascination du non-sens, de cette déconnexion vertigineuse également souveraine dans les déserts et dans les villes. Découvrir qu'on peut jouir de la liquidation de toute culture et s'exalter du sacre de l'indifférence.»*⁵² Le social mort, la sociologie serait finie: fini son projet, fini son objet, fini le penseur comme sujet. Le sociologue aura raté sa chance dans la mesure même où ses études, modernes, lui auront défendu de s'ouvrir à la masse et ses médias, d'ores et déjà au delà de sa prétendue modernité. Avec le social, la pensée se sera embarquée sur un bateau qui s'avancait déjà vers ses abîmes. *«Ayons pourtant un souvenir ému pour l'incroyable naïveté de la pensée sociale et socialiste, d'avoir pu ainsi hypostasier dans l'universel et ériger comme idéal de transparence une «réalité» si totalement ambiguë et contradictoire, pire:*

*résiduelle et imaginaire, pire: d'ores et déjà abolie dans sa simulation même: le social.*⁵³

Résistance

Les postmodernistes de résistance, eux, dont nous avons déjà survolé deux auteurs-repères (Lyotard et Huyssen), prolongent sous la forme d'un refus et d'une volonté de changement le constat impitoyable de Baudrillard — dont ils ne rejettent au fond que les conclusions. Le postmodernisme de résistance partagerait avec celui de réaction ce même bilan observatoire qui vient d'être décrit mais en déduirait une interprétation autre. Ainsi, notre situation postmoderne serait à la fois le prolongement et le revirement des changements sociaux amenés par les revendications contestataires amorcées dans les années 60. Prolongement, en ce qu'elle maintiendrait le jugement, le vote de non-confiance porté par les *sixties* envers l'ambition moderne; revirement, en ce qu'elle ne maintiendrait cependant pas l'utopie révolutionnaire qui se dessinait en filigrane de ces revendications, réduisant celles-ci, ce faisant, à cette logique de rupture et de changement forcé qui, en fait nourrissait l'objet de leur contestation.

Ainsi, le processus d'autonomisation des collectivités et individus face à l'institution sociale moderne serait aujourd'hui en train de vivre son parachèvement. La confusion, le

démantèlement des dispositifs de sens et des liens de socialité institués, l'aspect éminemment baroque et paradoxal que prend l'évolution de nos sociétés depuis une dizaine d'années seraient en fait les formes enfin désinstituées et éperduement non-modernes du refus de l'ordre moderne et de l'effort de création d'une forme de socialité autre. *«L'hétéronomie, entretenue par la société moderne qui a assuré son hégémonie et son pouvoir en s'appuyant sur la raison scientifique s'estompe, perd son aura de crédibilité et de légitimité.»*⁵⁴

Dans ce refus se dessinerait maintenant une redéfinition de certains rapports auparavant codés en fonction de la vision du monde projetée par les sociétés modernes: les rapports homme-femme, adulte-enfant, homme-nature, individu-société, privé-public, profane-sacré et autres seraient graduellement désinvestis de leur sens institué pour se remplir de champs de significations complètement autres. *«Comprendre la condition postmoderne implique, selon nous, la saisie du Zeitgeist d'une époque en mutation qui se réapproprie son Imaginaire social en le remodelant à partir de critères autres, conformes à ces attentes, à ces aspirations. Nous devons donc mettre notre sensibilité intellectuelle et politique au diapason de cette vaste entreprise de création social-historique et tenter de circonscrire le sens et l'impact potentiel de cette recherche de nouveaux points de repère qui se déploie devant nous.»*⁵⁵

En fait, l'utile regard que jettent Foster et Pacom sur les sociologies de la postmodernité, modulant celui-ci aux contours d'une distinction dichotomique (réaction vs résistance), ne procure en somme qu'un cadre analytique plus étoffé en fonction duquel se trouve désormais mieux fondé et plus clairement assumé un parti-pris auparavant déjà énoncé par un de ces sociologues dit de résistance, Andreas Huyssen. On pourrait aisément se demander — mais ce serait là poursuivre un petit jeu qui deviendrait interminable — si cette sociologie postmoderne de résistance, en ce qu'elle réaffirme la possibilité d'une compréhension, d'un sens et donc d'une direction, ne redevient pas elle-même, dans son ambition, foncièrement moderne. Une telle démonstration pourrait être élégante mais risquerait de nous mener nulle part, dans la mesure même, comme on l'a suggéré plus tôt, où puisqu'on définit le fait moderne comme un soif délirante de rupture et de changement, il ne pourra jamais y avoir de volonté postmoderne de changement que forcément moderne. C'est là une argumentation, surtout, qui risquerait de fasciner davantage un linguiste qu'un sociologue. Ce qui pourrait intéresser davantage ce dernier, cependant, c'est ce qu'il advient de son statut, dans ce sursaut de postmodernité où, dans le même temps, on renie les modèles traditionnels de compréhension et de définition des changements sociaux et on réaffirme la nécessité d'une sensibilité intellectuelle au

changement et à l'altérité. Se pourrait-il donc que l'on soit en train d'esquisser la possibilité d'une pensée sociale qui ne serait pas sociologique?

Crise de paradigme ou crise du paradigme

Cette menace, certains sociologues et philosophes socio-politiques l'ont clairement identifiée. Jürgen Habermas, avant et pour tous les autres, allait reconnaître les pourtours de cette réflexion et en entrevoir très distinctement les conséquences. Il nous semble utile de résumer ici son argumentation, avant de nous en démarquer pour préciser pourquoi et en quoi, à notre avis, la question postmoderne, malgré ce qu'en dit Habermas, dépasse la tactique idéologique pour recouvrir des dimensions globalement paradigmatiques.

Rassemblant, à la manière d'un penseur catalytique, la majorité des théoriciens abordés dans le cadre de notre examen, Habermas reconnaît comme caractéristique de la thématique postmoderne *l'ensemble* des facteurs analysés par les sociologues, architectes et théoriciens de l'art: disparition du culte de la nouveauté où certains ont cru reconnaître, en partie, l'essence de la modernité; anéantissement conséquent du statut privilégié, en art comme en politique, des avant-gardes; écroulement des grands systèmes de sens qui avaient soutenu

idéologiquement ces deux premiers éléments; questionnement généralisé quant à la légitimité de toute valeur universelle et quant à la validité de la notion même de vérité; apologie des retours individuels au vécu, au micro-social, au privé — et du grand retour collectif au passé, à ses images, à ses styles, à ses comportements. Pour Habermas, ce glissement qui semble advenir dans l'imaginaire collectif des sociétés occidentales recèle, plus encore que l'indice d'une «évolution des sensibilités» comme le soutient Huysen, les germes d'une négation du «projet» de la modernité, projet fondé sur une division de la raison humaine en trois sphères — la science, la morale et l'art — dont l'interaction, dans une temporalité conçue comme linéaire, est seule garante et porteuse d'émancipation et de désaliénation. *«Le projet de modernité formulé au XVIIIe siècle par les philosophes des Lumières se définissait par l'effort de développement d'une science objective, d'une morale et d'un droit universels, et d'un art autonome, existant chacun en fonction de sa propre logique interne. En même temps, ce projet visait à libérer chacun de ces domaines pour les tirer du carcan de leurs formes ésotériques.»*⁵⁶ Identifiant clairement les théoriciens du social qui, malgré leurs divergences mutuelles, nourrissent communément cette nouvelle tendance *idéologique* postmoderne, Habermas soutient que «jeunes conservateurs» (Bataille, Derrida, Foucault...) et «vieux conservateurs» (Strauss, Jonas, Spaemann...), comme «néo-conservateurs»

(Wittgenstein, Schmitt, Benn...), sans même que leurs oeuvres portent spécifiquement sur la postmodernité, constituent la sève idéologique dont se nourrissent désormais, à tout le moins en Allemagne, diverses tendances politiques réactionnaires. Pour Habermas, le refus, le rejet, dans l'ordre de la théorie, du projet de la modernité ne peut être étudié qu'en rapport à la resurgence d'une droite réactionnaire dont les acquis seraient fondamentalement minés par le déploiement véritable du projet de la modernité. Cette postmodernité qui prendrait de plus en plus des airs de post-Aufklärung et de post-histoire serait en fait une «anti-modernité», c'est-à-dire la négation de toute possibilité d'émancipation. *«Il me semble qu'au lieu de présenter la modernité et son projet comme une cause perdue, nous devrions tirer les leçons de ces programmes aberrants qui ont tenté de la nier. [...] Il me semble que la mystification des intellectuels et l'attitude néo-conservatrice n'est pas le monopole d'un seul parti.»*⁵⁷

L'analyse critique qu'effectue Habermas de la notion de postmodernité — qu'il réduit en fait au rang de facteur idéologique — ne passera pas inaperçue de la majorité des auteurs qui se pencheront après lui sur cette question: il est un peu obligatoire, désormais, malgré que l'on conçoive aisément que l'analyse d'Habermas puisse être biaisée par le contexte socio-politique spécifique de sa société,⁵⁸ de rendre grâce au

théoricien allemand pour avoir entamé une remise à l'heure des pendules déphasées de la modernité et de la postmodernité.

En somme, Habermas, beaucoup plus rigoureux que plusieurs autres auteurs à s'être penchés sur la postmodernité, rappelle à ses confrères ce qui se dessine depuis le début derrière le présent essai, à savoir que la réflexion sociologique ne sera jamais autre que moderne, parce qu'elle même inscrite, de par ses origines, ses fondements, sa raison d'être et son discours, dans la logique même du Projet intellectuel de la modernité. Ce qu'on peut reprocher au théoricien allemand, cependant, c'est peut-être d'appréhender la problématique, justement, unilatéralement «à l'allemande», en faisant de la modernité un dogme, de ses valeurs —la désaliénation, l'émancipation — des absolus et, conséquemment, de sa contrepartie linguistique — la postmodernité — une idéologie, une vilaine... Il lui aurait été pourtant loisible d'emprunter une lunette, disons, plus «américaine» et d'envisager, à la Kuhn, la portée peut-être davantage paradigmatique du questionnement postmoderne. Non seulement un tel examen aurait-il pu nous confirmer que toute sociologie non-moderne est impossible, mais aussi que l'égarement même de la sociologie, aujourd'hui, fait symbole premier pour l'égarement de la *prétention* moderne elle-même.

Se pourrait-il, au fond, que la pensée sociale moderne fasse davantage problème que cette société qui la désespère et qu'elle a peut-être désignée à tort comme étant elle-même moderne? Afin de voir si la postmodernité ne serait pas, au bout du compte, que l'anticorps d'une maladie de la pensée avant que d'être celui d'un malaise social, nous nous référerons à une définition élargie du concept de paradigme tel qu'il a été formulé par Thomas Kuhn dans sa *Structure des révolutions scientifiques*.⁵⁹ Pour Kuhn, en effet, un paradigme consiste, à un premier niveau, en «l'ensemble de croyances, de valeurs reconnues et de techniques qui sont communes aux membres d'un groupe [scientifique] donné». ⁶⁰ À un second niveau, un paradigme peut être vu aussi comme «un élément isolé de cet ensemble: les solutions concrètes d'énigmes qui, employées comme modèles ou exemples, peuvent remplacer les règles implicites en tant que base de solutions pour les énigmes qui subsistent dans la science normale». ⁶¹ En simple, un paradigme serait donc une base théorique, un ensemble consensuel qui ne ferait généralement pas question et qui, à partir d'une efficacité partielle, s'érigerait en modèle de référence, en méta-critère discriminatoire quant à ce qu'il est légitime et ce qu'il n'est pas légitime d'investiguer dans l'une ou l'autres des différentes disciplines à prétention scientifique — sciences sociales comprises. Certitude se dessinant sur un fond d'arbitraire, le paradigme serait là pour jeter un pont sur ce

fond d'inconnu et permettre à la recherche de se déployer à partir de postulats opérationnels.

En fait, poursuit Kuhn, qui élabore cette vision de la dynamique des sciences pour contrer une certaine perception naïvement positiviste de la science comme processus d'accumulation, un paradigme serait un peu une «matrice disciplinaire» qui comporterait trois principaux vecteurs: un ensemble, d'abord, de *généralisations symboliques*, c'est-à-dire d'expressions employées sans contestation ou discussion par les membres d'un certain groupe scientifique et qui constituent la base de leur dialogue, leur fondement linguistique; ensuite, une véritable *métaphysique*, ou une adhésion spontanée à un système de croyances spécifiques qu'il n'est nécessaire d'enseigner que comme devant être admis, mais non nécessairement expliqué parce qu'irréfutable: le mouvement brownien, la rotation de la terre, et ainsi de suite; enfin, un paradigme comprend un système de *valeurs*, véritable code moral qui dicte au scientifique ce qui est bien, ce qui est mieux... et ce qui est moins bien; au rang de ces valeurs se retrouvent, par exemple, la prédictivité des phénomènes, l'exactitude des prédictions et la préférence accordée au quantitatif sur le qualitatif. Le paradigme, c'est un peu l'instruction et les bonnes manières du chercheur qui, sans qu'il puisse ou veuille en prendre conscience, encadrent son travail, son devenir... et celui de son objet. «*La science normale [...], lorsqu'on l'examine de près,*

*soit historiquement, soit dans le cadre du laboratoire contemporain, semble être une tentative pour forcer la nature à se couler dans la boîte préformée et inflexible que fournit le paradigme.*⁶² Essentiellement paradigmatiques, les visées de toute science seraient elles-mêmes inscrites, symbiotiquement, dans le cadre matriciel de la société, avec ses généralisations symboliques, sa métaphysique et ses valeurs propres. Conséquemment, il ne pourrait y avoir de vérité qu'historique et le moment de vérité des sciences, comme le rappelle Gianni Vattimo, ne serait pas celui de la vérification de leurs propositions mais celui de leur 'report' à la conscience commune.⁶³

Les sciences dites «sociales», malgré qu'on leur conteste à juste titre le statut de sciences exactes, seraient, elles-aussi, paradigmatiques et il serait possible de cerner, pour chaque école, un ensemble d'assertions relativement défini qui formerait sa matrice référentielle. Il y aurait un paradigme structuraliste, comme un paradigme marxiste ou un paradigme fonctionnaliste et ainsi de suite. Cependant, ce qui nous apparaît d'emblée plus pertinent, dans le cadre de cet essai où diverses tendances socio-philosophiques semblent considérer une certaine notion qui leur vient des arts et de l'architecture comme cruciale pour la suite de leur théorisation — à titre d'hypothèse explicative comme à titre d'idéologie —, c'est

d'envisager la question sous un angle plus large et de se demander s'il n'y aurait pas, qui engloberait ces diverses écoles, un paradigme sociologique global — fondement de toute investigation du social — qui, avec sa fascination actuelle pour le postmoderne, serait sans le savoir en train de déterrer littéralement son arbre généalogique, et avec lui, le cadavre de ses certitudes acquises.

Précisons encore que ce n'est probablement qu'une seule des deux grandes familles de l'arbre sociologique qui vit actuellement cette crise — la famille «critique» — alors que l'autre — la famille fonctionnaliste — semble totalement étrangère à l'aspect radicalement polémique de la question postmoderne. La sociologie dite fonctionnaliste, en effet, très fidèle en cela aux origines sémantiques et historiques de «la» sociologie, n'est pas problématisable en tant que telle puisque sa logique même repose sur sa nécessaire intégration à l'engrenage opérationnel de la société: cette sociologie, littéralement, et malgré ses ambitions parfois ultra-théoriques, *fonctionne et fait fonctionner*, parce que telle est la vocation qu'elle s'est conçue, vocation en vertu de laquelle elle ne se permet de remettre son objet en question que sous l'angle ponctuel de la dysfonction. Cette sociologie-là ne connaîtra de remise en question paradigmatique que dans le cadre d'une métamorphose radicale de l'imaginaire social dans lequel elle

s'inscrit — et il ne semble pas, à l'heure de nos sociétés entrepreneuriales actuelles, que cette remise en question soit imminente. Le postmoderne demeurera pour elle un fait de société, un fait évolutif. Il en va tout autrement, cependant, de tout cet ensemble d'écoles et de manières sociologiques qui se sont inscrites, dans la continuité de ou en référence à l'école marxiste originale, dans une logique oppositionnelle, ou critique, par rapport à l'ordre de la société existante — ou du moins est-ce là ce qu'elles ont toutes plus ou moins clamé. Avec l'école critique — celle qui a eu pignon sur rue à Francfort — dont l'ambition première sera d'expliquer, pour les dépasser, les péripéties sanglantes et dictatoriales de la Génèse marxienne, cette véritable caravane de la pensée sociologique abordera un tournant marquant de son évolution et, avec la portée aux nues de la notion de *praxis*, se donnera une éthique de l'engagement, un éthique qui forcera tout penseur à amalgamer sa pratique à sa théorie afin que faire et penser se nourrissent mutuellement et évoluent symbiotiquement. Il n'y aurait désormais de bon sociologue que de sociologue engagé, que de sociologue du changement. En fait, il nous semble bien que la sociologie rencontre là le premier visage de sa propre mort: d'une ambition, à l'origine, plutôt positiviste — ambition, il faut bien le dire, qui continue de s'affirmer de cet autre côté de l'arbre sociologique qui pousse ses branches dans tous les bons bureaux de sondage —, elle se voyait ré-affirmer

dès lors, par un ensemble disparate de ses théoriciens, dans son statut contestataire. La sociologie, de ce côté non-fonctionnaliste du monde, n'existait plus. La sociologie serait désormais de la socio-philosophie et sa mission serait de remonter jusqu'aux racines du mal social afin d'en extirper l'essence du changement. Dans la lignée des rois-philosophes se profilerait désormais cette nouvelle créature: le sociologue-philosophe, le sociologue qui *ne marche pas, ne fonctionne pas*. Et qui, interminablement et sans fausse conscience, cherche jusqu'aux racines de ses références germaniques la clé de sol d'une société pourtant de plus en plus indifférente à ses prétentions.

Avec l'apparition de la postmodernité, cette sociologie-là pourrait bien rencontrer le deuxième visage de sa mort et, dans une optique paradigmatique, être en train de vivre, à défaut de l'avoir disséminée à l'échelle de la terre, sa petite révolution bien à elle. En effet, le débat sur la postmodernité nous la révèle soudain bien incertaine *à la fois* de ses généralisations symboliques (la modernité, par exemple), de ses valeurs (le changement, par exemple) et de sa métaphysique (le social, par exemple...) — ces trois pôles paradigmatiques décrits par Kuhn.

Dans sa quête inaltérable du changement, la sociologie critique a été amenée, après le nouvel écroulement théorique et politique

du projet marxiste qui a marqué la fin de années 70,⁶⁴ et pour remplir le vide laissé par l'artillerie systématique des concepts de capitalisme, bourgeoisie et al., à considérer des notions de plus en plus abstraites, de moins en moins conceptualisées et de moins en moins explicatives. Dans son obsession du *changer*, elle perdait graduellement l'art du *montrer*. Au rang de ces abstractions se retrouvent ces notions désormais passe-partout de «sociétés occidentales», de judéo-christianisme, de rationalisme... et de modernité. Or, le débat sur la *postmodernité* nous fait découvrir des penseurs apparemment incertains dans leur manipulation de leurs abstractions. Ceux-là même qui avaient dénoncé brillamment les vieilles visions dichotomiques du changement social et signalé les tares et le caractère faussement simplificateur de constructions oppositionnelles comme «société moderne» vs «société traditionnelle», «sociétés avancées» vs «sociétés archaïques», «société» vs communauté, «anciens» vs «modernes»... se retrouvent pourtant, aujourd'hui, à faire bien peu de cas de la relativité et du caractère dichotomique intrinsèques de la notion de postmodernité. Il est ainsi étrange de voir se construire un débat sur la *postmodernité* alors même qu'on ne s'est jamais entendu sur le sens, l'utilité et la légitimité de celle de modernité. Avec la postmodernité et avec ce débat de sourds qu'elle engendre — débat où jamais, jamais le fondement de l'argumentation n'est solide, clair, consensuel — se découvre peu à peu la pertinence véritable de ces concepts globaux qui

servent de locomotives à la sociologie critique depuis quelques années, pertinence qui se situe très spécifiquement dans leur capacité d'abstraction, mais qui se dissout entièrement sitôt qu'on veut imposer à ces notions, pour les faire parler de péripéties immédiates, un superficiel procès de «post-érisation» ou «d'anté-riorisation». À ce compte, la course à l'abstraction devient une course à l'absurde et on se demande bien pourquoi on n'utiliserait pas au même titre que la notion de postmodernité celles, à peine moins séduisantes, de post-chrétienté, de post-occidentalisme ou de post-rationalisme.

Tout se passe comme si on s'apercevait soudain que nos sociétés avaient changé encore plus rapidement que nos théories du changement et que désormais, elles ne parlaient plus le même langage. La société ne répond plus. À chercher l'essence du changement social dans ses modernités, ses *Daseins* et ses *Grunds* de service, la sociologie critique — celle-là même, pourtant, qui seule nous apparaissait légitime et intègre, il y a encore une douzaine d'années — se serait ainsi déconnectée d'une société qui ne l'a pas attendu pour développer ses micro-ordinateurs, créer ses skin heads, mythifier ses Laurie Andersons. Nos théoriciens semblent soudain se réveiller pour voir leur rentrer en plein ventre, avec la génération des 80s, ce qu'ils appelleront hédonisme, indifférence de masse, refus de la course au statut social, culte du privé, anéantissement des avant-gardes, désaffection des

grands systèmes de sens... Le débat absolument ionescien auquel ils procèdent sur la notion de postmodernité les invite cependant à se demander, si, par hasard, de désaffection des grands systèmes de sens il ne pourrait y avoir, tout compte fait, que celui des penseurs du social eux-mêmes. Et si, par hasard, ce changement social qu'ils ont hypertrophié en valeur théorique n'avait jamais eu quoi que ce soit à voir avec leurs obsessions, situées sur le fil très droit d'une temporalité linéaire, pour le Projet (de la modernité, par exemple), pour le Programme? Si, pour faire changement, on se disait que ce n'est pas le réel qui a tort? Le statut actuel de la sociologie, dans cette optique, se rapprocherait beaucoup de celui de l'ambition «historiciste» telle que Karl Popper en a fait l'impitoyable critique dans son *Misère de l'historicisme*:⁶⁵

«Les historicistes modernes [...] croient — et qu'est-ce que leur déification du modernisme pourrait leur permettre d'autre? — que leur propre mouture d'historicisme est la dernière et la plus hardie des réalisations de l'esprit humain, réalisation si étonnamment nouvelle que peu de gens sont capables de la comprendre. Ils croient en réalité que ce sont eux qui ont découvert le problème du changement. [...] Présenter une idée aussi vénérable comme hardie et révolutionnaire trahit à mon avis un conservatisme inconscient; [...] après tout, ce sont peut-être les historicistes qui ont peur du changement. [...] Tout semble se passer effectivement comme si les historicistes essayaient de se

*consoler de la perte d'un monde immuable en s'accrochant à la croyance que le changement peut être prévu parce qu'il est réglé par une loi immuable.*⁶⁶ Dans ce cas, l'obsession des Habermas et autres pour réaffirmer la nécessité du Projet (de la modernité comme de la postmodernité) dans un univers caractérisé, selon leur propre analyse, par la disparition de toute forme de Projet, s'expliquerait plus aisément comme désespoir et tactique de retraite: il n'y aurait de postmodernité qu'au sens d'une théorie du social, ou de théories du social incapables de penser leur errance, incapables de n'être autre chose qu'inexactes, partielles, logocentriques... et modernes dans un monde qui n'a peut-être jamais été «moderne» que dans l'esprit d'un virage socio-philosophique mal négocié. Il ne s'agit pas de prétendre que la tradition fonctionnaliste ait donné naissance à quelque chose de mieux. Ce qu'on ne comprend pas, c'est ce qu'il est en train d'arriver à une sociologie, critique, qui commence à se demander si elle a vraiment eu raison de remplacer toute sa problématique de base — «qu'est-ce que le social? comment se tient-il? et comment s'altère-t-il?» — par celle, qui prend la forme d'un programme, de: «*Comment change-t-on le social?*»

En somme, la postmodernité, non pas tant en elle-même — qui sait, finalement, ce qu'est ou ce peut bien vouloir dire la postmodernité? — mais par le débat même auquel sa

fascination donne naissance, semble bien, en tant qu'épiphénomène, en train de signaler un ébranlement de la plaque tectonique de la sociologie. Plus encore qu'une possiblement mythique modernité, c'est le paradigme sociologique qui serait en train de fondre au soleil de l'immédiateté, de moins en moins apte qu'il est à supporter ses assertions paramétriques (paradigmatiques) à l'effet que le social est, qu'il est *moderne* et qu'on peut *le changer*.

Il nous apparaît ainsi que c'est la mouvance même de la notion de postmodernité/postmodernisme, son utilisation polymorphe et multi-stratégique qui, par-delà la notion elle-même, doit retenir notre attention. En effet, la notion de postmodernité, en tant que telle, nous semble encore beaucoup trop faible, beaucoup trop floue, paradoxale et contradictoire pour que l'on puisse en dire qu'elle recèle l'essence d'une altération paradigmatique.⁶⁷ Par-dessus tout, sa relativité, son renvoi obligatoire à une autre notion à peine conceptualisée, celle de modernité, que plusieurs trouvent même beaucoup trop vague et généralisante pour être utile théoriquement, rend son statut suspect. En fait, telle est l'erreur de procédure que semblent commettre grand nombre de ses théoriciens: se mettre à investiguer le sens et les corrélations de l'idée de postmodernité, *au lieu de se demander d'abord, dans une optique minimalement épistémologique, pourquoi on se mettrait soudain à parler de postmodernité* alors qu'on venait

à peine d'être séduit — ou scandalisé — par l'usage de la notion même de modernité. La postmodernité nous paraît bel et bien être l'indice d'un malaise paradigmatique, mais cependant pas pour ce qu'elle affirme elle-même: elle en est l'indice par *ce qu'elle est*, c'est-à-dire une *autre* mode intellectuelle qui, après la nouvelle psychanalyse, la nouvelle philosophie, le post-structuralisme et quelques autres, séduit nos auditoires universitaires en donnant les apparences — quoiqu'on n'en soit jamais unanimement certain — de remettre en cause tout le fondement intellectuel de la philosophie et de la sociologie-qui-philosophe.

La postmodernité ne suffit visiblement pas à remettre quoi que ce soit en question, si ce n'est dans l'optique d'une utilisation idéologique de la notion telle qu'Habermas a cru pouvoir en étudier une. Très précisément, si elle possède une force indicative en tant qu'épiphénomène, la postmodernité, en tant qu'*obsession* conceptuelle, pourrait bien nous induire gravement en erreur en nous faisant confondre la vessie avec la lanterne. Le malaise de la sociologie critique serait peut-être plus profond encore que ce que peut à peine nous laisser pressentir la «postmodernité» et recouvrir des dimensions que les outils mêmes de la sociologie actuelle ne nous permettraient pas de théoriser.

La postmodernité, bref, n'est vraisemblablement que l'indice flou d'une situation où la sociologie ne retrouve plus qu'avec grand peine «son» réel et où le réel lui-même est peut-être en train d'évoluer dans une direction énigmatique — que la notion même de postmodernité ne nous permet pas d'appréhender. Et dans ce contexte, il est légitime de se demander si la crise paradigmatique que semble vivre la sociologie et dont le débat pourrait n'être qu'un indicateur, ne nous laisse pas entrevoir la possibilité d'une fin de la réflexion sociologique, provoquée par l'auto-génocide de ses penseurs mêmes.

Résumé du chapitre 2 et préambule au chapitre 3

Résumons ici en quelques points la critique à laquelle nous avons procédé dans ce deuxième chapitre.

- 1. La réduction théorique à laquelle procède Lipovetsky — et que nous avons décrite dans notre premier chapitre — se révèle, à notre avis, hautement insatisfaisante. Non seulement n'y a-t-il qu'un rapport, au mieux, linguistique, entre le postmodernisme et la dite postmodernité, mais encore la postmodernité ne présente-t-elle qu'un lien confus, gauchement tri-sphérique, avec une modernité qu'on ne réussit qu'à définir elle-même, dans une logique de la contradiction, que vaguement. Au fond, la postmodernité lipovetskienne, en émergeant de toutes les sources possibles, ne semble avoir de lien solide avec rien de précis.*
- 2. Si la notion elle-même nous semble si incertaine, n'est-il pas légitime de la traiter d'une manière macroscopique, méta-sociologique, de façon en en marquer moins le sens que le lieu d'émergence? C'est ce que Foster tente de faire, en proposant sa distinction «postmodernistes de réaction» vs «postmodernistes de résistance». En simple, devant un constat unique, celui de l'épuisement des forces*

du changement social, les «réactionnaires» seraient ceux qui auraient tout abandonné en se repliant sur une ironie quasi-nietzschéenne, alors que les «résistants» seraient ceux qui nourriraient encore un espoir d'altération sociale et chercheraient des moyens conceptuels nouveaux pour en appréhender les formes.

3. Alors qu'Habermas et ses émules balaient du revers de la main ces délicates distinctions pour réaffirmer la nécessité d'une «modernité dure», puisque seule porteuse d'émancipation, nous entreprenons quant à nous, non sans un certain désabusement, de prendre encore davantage nos distances quant à ce débat. C'est pourquoi nous recourons librement à la notion kuhnienne de paradigme pour pressentir enfin que, dans tout le débat, c'est curieusement l'inconfort intellectuel du sociologue critique qui ressort avant tout. Cet inconfort, que ne partage pas le sociologue fonctionnaliste (ce seul vrai sociologue), plonge l'intellectuel critique dans un questionnement où se perdent peu à peu ses fondements paramétriques: la notion de social, la notion de changement et le postulat d'intelligibilité qui supporte ces dernières.

4. *Ainsi que nous nous efforçons de le montrer depuis le tout début, la postmodernité, plutôt la notion de postmodernité nous révèle donc, désormais, moins un phénomène ou un problème social qu'une détresse intellectuelle. En somme, l'émergence de cette notion dans le discours sociologique nous semble bien plus proche de la remise en cause de l'élite énoncée par les revendications postmodernistes des années 60 que du problématique dépassement d'une hypothétique modernité socio-historique.*

L'Intellectuel serait-il aux années 80 ce que l'Artiste (moderne, hégémonique) a été aux années 60: l'homme à abattre? C'est le questionnement que nous tenterons d'appréhender dans notre troisième et dernier chapitre, en nous penchant plus longuement sur un auteur qui, dans la tourmente, tente de redonner sa légitimité et sa force au statut de l'Intellectuel: Bernard-Henri Lévy.

III

LA FIN DE LA SOCIOLOGIE ET LE SUICIDE DES INTELLECTUELS

Musician: *Do you distinguish between your 'serious' instrumental work and your more pop-oriented endeavors?*

Zappa: *No. The way I look at it, it's all the same thing. It's a guy imposing his will or his taste on musical material. It's all made out of the same stuff: the twelve chromatic notes of the scale. It's equally serious and it's equally stupid, either way you want to look at it. Or it's equally worthless, but it's all the same stuff. I'm delighted to write something very simplistic and stick it up against something technically hard to do because they complement each other. Serious music is even more serious in contrast to 'Louie, Louie'.*

Musician: *But usually composers like to steer clear of the 'Louie, Louie' side, leave that to somebody else.*

Zappa: *That's because what is known as a composer these days is a guy who owes his ass to a university and in order to keep their pedigree or their tenure or whatever they're trying to keep, they have to give this illusion of dead seriousness because the people who run the universities don't have a clue or sense of humor. There are a lot of committees involved and in order for any five or ten people to agree on something, it has to be emasculated to the point where the nincompoop quotient goes way up. There are too many committees around and too few people willing to put their ass on the line. And unless somebody's ass goes on the line, you don't really come up with substance. Committees abhor substance. They'll do whatever they can do to delete substance from whatever it is they're doing. The minute you have to make a decision palatable to an entire group of people, there's a lot of ass-kissing and politics that has nothing to do with the matter at hand, which is pushing the musical frontier as far as it will go, or the audio frontier. Whatever it is, you just want to get out there and deal with it. You should have the possibility to be a wild man [...].⁶⁸*

Le postmoderne comme vente de débarras

Plus encore qu'à une débandade des formes instituées de la socialité, c'est donc peut-être à une débandade des modes institués d'appréhension de cette socialité qu'on assiste aujourd'hui. Après tout, il n'est pas impossible que la modernité, au contraire du modernisme, n'ait été qu'une notion très passagèrement fondée qui, devant la réticence de son objet à se fondre dans ses moules, s'est evertuée pendant un siècle et demi à donner tort à celui-ci et à faire primer sa raison à elle sur ses réalités à lui. Avec la pensée sociologique, c'est peut-être aussi la figure de l'Intellectuel lui-même qui, particulièrement inconfortablement, se trouve sur la sellette. D'ailleurs, c'est bien leur rôle et leur reconnaissance publique en tant que grands intendants du Réel qui préoccupent primordialement les sociologues et socio-philosophes des deux côtés de l'Atlantique, de Bernard-Henri Lévy à Alan Bloom en passant par Jürgen Habermas. De l'un à l'autre, la thématique de la postmodernité est exploitée d'une façon éminemment pratique, à la manière d'un grand sac de poubelle où l'on lancerait tout ce et tous ceux qui, idéologues, néo-réactionnaires, artistes rétrogrades ou autres, remettent discrètement en question la légitimité même de la position de l'Intellectuel.

C'est toute cette part de refus quant à toute forme de hiérarchie et de rapports de légitimité dans l'ordre de l'être et du dire qui s'estompe, lorsqu'on s'efforce, Lipovetsky à l'appui, de ramener le postmodernisme à l'amorphisme social, à l'éclatement du sens, ou au repli généralisé sur le local et le personnel. La logique individualisante ne suffit pas à expliquer l'immense métamorphose qu'a connue la création artistique par l'abolition, industrie culturelle aidant, de la distance mythique qu'on avait mise entre les formes de création «majeures» et les formes de création «mineures»: cette métamorphose qui fait que le génie n'a plus, aujourd'hui, de lieu privilégié, qu'il n'a plus de porte-parole particuliers pour se manifester dans le réel et *qu'on admet* pouvoir le retrouver tout autant dans les studios mobiles d'un compositeur rock ou dans les pièces d'un auteur «populaire» comme Steve Reich que dans celles, prisées par l'élite, d'un Pierre Boulez. Non pas, comme le décrit Lipovetsky, qui n'a cependant pas tout à fait tort là-dessus, que l'art s'est personnalisé au point de devenir l'apanage de tout un chacun et celui-ci, «créateur» de plein droit: cette absurdité s'affirme effectivement et on ne peut le nier, mais ce n'est pas *cela* qui est fondamental dans le moment postmoderne: ce qui l'est, c'est que la création et l'art *peuvent* se retrouver *ailleurs* que là où on avait dit qu'ils ne pouvaient que se retrouver, ailleurs dans l'institution, ailleurs, au carrefour obscur de forces instituées et de forces instituant. La logique individualisante

ne suffit pas à montrer, non plus, ce déversement, esquissé par Huysen, de la dynamique postmoderne sur tout le domaine de la culture, où se retrouvent influencés *et* nos valeurs *et* notre vision du monde *et* notre perception *et* notre rapport à cette entité dont la fonction a été traditionnellement de nous dire le monde et l'avenir: la pensée, de même qu'à ses suppôts: les intellectuels. À un point tel qu'aujourd'hui, ce n'est plus seulement l'art, c'est la Pensée elle-même qui doit se confronter aux formes populaires d'appréhension du réel — nourries, certes, à même la culture de masse, mais ne l'est-elle pas elle-même, d'une façon croissante? — et à leur rendre des comptes.

La récupération architecturale du postmoderne, qui est advenue de façon presque concurrente à sa récupération socio-philosophique, n'est sans doute pas étrangère à la tangente prise par celle-ci et qui l'a mené à assimiler le postmoderne à la surinflation de la dynamique du moi. En effet, le postmodernisme architectural s'est défini, lui, en réaction à un modernisme architectural qui visait à faire participer l'espace urbain, public comme domestique, à la logique du progrès moderne, celui-ci défini en référence, d'abord et avant tout, à ses prouesses technologiques. Le postmodernisme architectural devait être le dépassement de cette approche inhumaine, en réinscrivant dans l'oeuvre la dimension symbolique et en reliant l'espace au tissu symbolique commun

qui tisse la trame de chaque collectivité. Le modernisme avait été abstrait, rationnel et universalisant, le postmodernisme serait, quant à lui, concret, symbolique et local: il inaugurerait l'ère d'une architecture à la mesure de l'individu.⁶⁹

Mais il est un autre facteur, beaucoup plus lourd, qui allait inciter la sociologie en embarquer la postmodernité sur une voie de garage où on la définirait simplement par sa référence à un repli individualiste et à une idéologie anti-progressiste. En effet, devant le constat d'échec de leurs grandes thèses explicatives du devenir social, début des années 80, les intellectuels — français d'abord — se sont retrouvés *eux-mêmes* au coeur des problèmes qu'il se faisaient fort d'analyser, se sont retrouvés *eux-mêmes* hautement problématisables: *«s'ils ne peuvent nous raconter quoi que ce soit qui tienne quant notre passé, à notre présent et à notre avenir, alors que telle a toujours été leur prétention et la justification de leur présence... alors à quoi donc nous servent nos intellectuels?»* Cette question, très postmoderne dans sa formulation et en ligne directe avec les racines historiques de notre «situation» postmoderne telles que résumées ci-dessus, cette question est intenable pour l'intellectuel. Et le postmoderne, qui vient lui donner un fondement historique et théorique, lui, demeure inenvisageable *sous cet angle*. Le postmoderne, ça ne peut être *cela*, ça ne peut être la raison de

la détresse et le fondement de la débandade; le postmoderne, ça ne pouvait être au contraire que ce repli, absurde et tête-à-claques, sur le micro-social et l'individuel, cette hypostase, au moins équivalente en intensité à celle, antérieure, du social, cette hypostase du communautaire et du local. Bref, le problème, une fois de plus, ne pouvait être que celui de la société, pas celui des intellectuels. Une fois de plus, c'est le réel qui avait tort.

«The American discussion of postmodernism responds to a social transformation which is experienced by intellectuals as a cultural revolution threatening their conditions of existence and legitimacy»,⁷⁰ écrivait Christa Bürger dès 1980. C'est qu'effectivement, le postmodernisme artistique semble bel et bien être l'ancêtre d'une postmodernité qui, aujourd'hui, peut se définir, peut-être davantage que par les termes employés par les sociologues, par un désabusement généralisé quant aux pouvoirs et à la vision des héritiers des Lumières — les intellectuels — et par une perte de légitimité de ces derniers. Avec l'éruption de la culture populaire qui a été soutenue en grande partie, sans leur être réductible, par les industries de la culture chères aux postmodernistes des années 60 et 70, c'est à une véritable confusion de genres et d'autorités que nous assistons aujourd'hui, le mineur surgissant au coeur du majeur, et le profane au coeur du savant, dans le même temps où majeur et savant se surprennent à chercher eux-mêmes le

secours de ressources et médiums, télévision en tête, jugés auparavant trop populaires.

La postmodernité, en ce sens, devient moins le problème d'une société égarée (au fond, elle ne s'est peut-être jamais autant vautrée dans son délire) que le problème d'une classe très spécifique d'intellectuels face à cette société, le problème d'intellectuels qui ne se sont jamais donnés de mission moindre que celle de porter la Bonne Parole de l'Universel et de l'Histoire dans le réel et d'aller placer une petite lumière au seuil de chaque cervelle. Les Intellectuels sont comme les derniers tenants et défenseurs d'un Haut Modernisme, pour qui seule ne s'est jamais manifestée que cette vision d'une culture populaire vis-à-vis d'une culture savante — la Culture — alors que demeurerait impensée l'immédiateté de ce qui grouillait dans ce monde inconnu et obscur qui sépare et rapproche le savant du populaire et où les deux dimensions, peut-être, se mélangent pour produire une vision du monde et de l'histoire qui n'a rien à voir avec l'Histoire. *En fait, écrit quant à lui Michel Maffesoli, le populaire en tant que tel, dans son ambiguïté et sa monstruosité, ne peut être conçu que péjorativement par l'intellectuel politique, intellectuel jugeant tout à l'aune du projet (pro-jectum). Au mieux ce populaire (pensée, religion, manière d'être) sera-t-il considéré comme signe d'une impuissance à être autre chose, impuissance qu'il convient donc de corriger.*⁷¹ Le postmoderne, c'est donc un peu,

aujourd'hui, la revanche généralisée du populaire, la réplique de l'objet à son penseur, le pied-de-nez d'un réel qui dit enfin qu'il ne veut rien savoir.

BHL comme archétype

Mieux que tout autre, c'est Bernard-Henri Lévy qui illustre le mieux, en croyant lui trouver un mode de conjuration, la calamité qui frappe l'intelligentsia — française, d'abord, mais, à un certain point, allemande et américaine également. Comme l'écho, mieux fagoté, des réquisitoires d'Allan Bloom,⁷² **Éloge des intellectuels**, rédigé en 1987,⁷³ permet de mesurer l'ampleur du désarroi qui frappe la pensée sociale. Pour BHL, le problème des intellectuels français, qui n'est autre que celui de la Pensée elle-même, réside dans le fait que *pour la première fois dans son histoire,⁷⁴ [la culture] n'a plus tout à fait de définition.⁷⁵* On assisterait en effet à une véritable situation de disgrâce où la pensée serait soudain méprisée et ses hérauts traditionnels, les Intellectuels, discrédités au profit de ces étonnants nouveaux phares que sont les Entrepreneurs et les Artistes. Il se produit ce phénomène qui aurait été impensable, dans les années 70: un Bernard Tapie jouit d'une notoriété supérieure, lorsqu'il se prononce sur l'avenir de la société française, qu'un professeur des Hautes Études et l'engagement d'un Bob Geldof s'avère plus crédible, lorsqu'il

manifeste pour le Tiers-Monde, que celui d'un titulaire du Collège de France.⁷⁶ Cette situation aberrante serait, pour BHL, le fruit d'une évolution au fil de laquelle la Culture en serait venue à perdre son sens, son aura. L'auteur identifie ici une dizaine de causes, dont la plupart, il est important de le remarquer, sont endogènes à la Culture elle-même. Quatre d'entre elles lui semblent plus lourdes. Ainsi, il y a eu d'abord l'émergence du structuralisme, principalement celui de cette archéologie foucaltienne qui nous incitait à nous demander «qui parle lorsque je dis 'je'», et il y a eu, presque dans le même temps, l'affirmation de la démarche poétique, celle du sous-texte: ces deux mouvements, chacun à sa façon et se renforçant mutuellement dans leurs effets, ont contribué à enlever toute pertinence à la question du sujet, à éliminer la singularité de l'oeuvre et à banaliser, conséquemment, le statut de la Culture, en effaçant la *«mince mais décisive frontière qui sépare un objet de culture d'un autre qui ne l'est pas.»*⁷⁷ Il y a eu, en troisième lieu — et ici, l'attitude de l'auteur est remarquable, qui consiste à refuser d'accorder à ce phénomène d'autre statut que celui d'une tendance déplorable — il y a eu cette réhabilitation massive de la part «mineure» de la culture, cette confusion du mineur et du majeur qui a fait oublié cette «vérité» incontournable, que *«le 'mineur' ne peut avoir de sens qu'intégré, subordonné ou subtilement recyclé dans une création 'majeure'.»*⁷⁸ Enfin, il y a eu cette gigantesque dilatation de l'idée même de culture, qui en est venue à signifier

toutes sortes de choses, faisant oublier, du coup, que la culture, c'est avant tout la Culture, celle des instruits, des clercs. Conséquence de cette évolution, l'Intellectuel se trouve désormais privé des piliers traditionnels de son action, de sa légitimité et de son influence: la foi dans la raison, la croyance en la possibilité d'un jugement juste, donc d'une justesse et d'une justice; le pari porté sur l'existence et la viabilité de valeurs universelles, fixes et hiérarchisées; la reconnaissance, par la société, de la dignité et de la nécessité du savoir abstrait, général; et, enfin, l'acceptation du magistère, des rapports de maîtrise dans l'ordre de la pensée, ainsi que de la fonction pour ainsi dire sacerdotale de l'Intellectuel, celui-ci étant l'incarnation du refus d'une pensée gratuite, spontanée, non-fondée. Devant cette situation, Lévy en appelle d'une nouvelle mobilisation des Intellectuels⁷⁹, qui doivent se resituer quant à ces quatre conditions de leur existence. L'Intellectuel, en effet, *doit* continuer d'exister et il doit, certes selon des modalités différentes, reprendre la place qui était auparavant la sienne et dont il a lui-même, sans le savoir, contribué à saper les fondements. Car l'Intellectuel est une figure nécessaire, il est un modèle, il est la médiation, le lieu du débat, la transcendance du Savoir, du Concept et de la Loi. Au fond, l'Intellectuel *n'est pas un homme. C'est une dimension de la société [...], une instance sans quoi le monde trait plus mal encore. [...] C'est une région de l'être.*⁸⁰

Le plaidoyer de BHL est représentatif, en ce qu'il nous montre un intellectuel lucide dans l'analyse de son statut, et en même temps révolté que celui-ci soit menacé, dans une société qui ne répond plus aux schémas théoriques dont lui-même nous a pourtant jadis démontré qu'ils ne pouvaient pas marcher, une société à qui il n'a cessé de répéter, au cours des dernières années, que penser était soit terroriste, soit idéologique, soit rien du tout. Un intellectuel étonné de voir que lui et ses pairs, en se chamaillant, ont mis le feu à la baraque et qu'ils sont les seuls à ne pas avoir eu le temps de sortir. Certes, il est tout à fait légitime de s'offusquer du fait qu'auprès de la population, un Bernard Tapie possède peut-être autant de reconnaissance, en tant que « penseur », qu'un feu Michel Foucault; ou encore, pour québécoiser le commentaire, que le p.d.g. d'un cabinet de génie-conseil soit perçu comme nouvelle figure dominante du domaine artistique, alors qu'il n'a jamais su que défrayer le coût des oeuvres que son épouse le sommait d'acheter. Certes... mais ça, c'est la postmodernité de Lipovetsky, celle qui se chagrine de l'absurdité du réel. Or le postmoderne, dans l'inspiration qui a marqué son origine et soutenu son déploiement au cours des trente dernières années, ça veut dire aussi, et peut-être d'abord, un scepticisme à sens inverse, l'affirmation d'un désabusement à rebours de la culture savante et qui fait demander pourquoi un Intellectuel serait plus en mesure de se construire une vision plausible du réel, du fait que,

y vivant moins que les autres, il se trouve branché à coeur de journée sur l'universel; un désabusement au bout duquel on sent bien que la Pensée *pourrait* ne pas avoir de suppôt privilégié; que la raison *pourrait* ne pas être localisable dans une fonction ou un métier; que le fait même de se shooter à la vérité et à l'universel en en faisant son job et son gagne-pain *pourrait* mener à des dérèglements comportementaux encore plus graves que ceux perceptibles dans l'ensemble de la société; que la Pensée *pourrait* bien ne pas être la pensée de nos intellectuels, et la Raison ne pas être la leur non plus; que, finalement, être Intellectuel, ce ne serait pas *nécessairement* mieux raisonner, les risques pouvant être grands, qu'on déraisonne de part en part *parce* qu'on se veut Intellectuel. Le discours de l'Intellectuel à la Lévy consiste en effet à affirmer que c'est la Pensée et la Raison qui sont en danger. Et s'il n'en était rien? Si, de danger, il n'y en avait que pour une certaine *prétention* de pensée, une certaine *prétention* de raison, d'art et de critique — une prétention à ne parler qu'en se référant aux Absolus, aux Formes et aux Catégories? Le temps postmoderne, dans ce cas, serait bien davantage celui d'une désacralisation de la réflexion et, pour les Intellectuels, d'un grand retour à la modestie, que le temps, lipovetskien, d'une «désubstantialisation cool». Le postmoderne serait, précisément, cette dé-mythisation de la substance et sa

redistribution, non pas n'importe où, mais au coeur *d'autres* foyers de réflexion, de critique et de création.

C'est cette acception de la problématique postmoderne comme concernant au premier chef leur propre statut et leur propre travail, qui semble occultée par les intellectuels français. On utilise la notion de postmoderne pour décrire toutes sortes de réalités *sauf*, proprement, clairement et distinctement, celle-là; et on parle de cette réalité, comme le fait Lévy, en se référant à toutes sortes de concepts *sauf* à celui-là. Ce faisant, on se place d'emblée en marge d'une réflexion, menée de front — principalement — par les américains, qui s'efforce de replacer l'une par rapport à l'autre la problématique de la création artistique depuis 1960 et celle du statut de l'intellectuel critique dans nos sociétés contemporaines. Une réflexion qui devient très vite touffue, complexe, mobilisante: par delà l'obsession du postmoderne et par delà l'angoisse des Intellectuels, c'est un questionnement passionnant sur l'incroyable «esthétisation» de la vie quotidienne qui est advenue depuis la dernière guerre mondiale qui se profile, esthétisation qui est aussi un «sur-culturation» de la vie quotidienne et qui pourrait être en train de marquer tout aussi bien l'effacement des légitimités et frontières traditionnelles qu'un renforcement — qui sait? — des institutions artistiques et culturelles existantes.⁸¹ Un questionnement où, de plus en plus, il apparaît évident que la notion même de postmoderne devient

insuffisante et qu'il est impératif de lui ajouter dès maintenant de nouveaux renforts analytiques. Seulement, pour travailler à cette problématique, il convient d'abord de regarder la question postmoderne pour ce qu'elle est et, substituant à la frustration d'une perte de reconnaissance publique un regard lucide et *humble*, de cesser de faire du postmoderne un synonyme de tout ce qu'on n'aime pas. Ou alors, et c'est là l'objet d'un choix pour plusieurs intellectuels, se préparer à renforcer les barricades de la tour d'ivoire et à faire en sorte que la postmodernité, une fois pour toutes, ne passe pas.

Ainsi, il nous apparaît clairement que la réduction de la question postmoderne à laquelle procède la réflexion sociale rend celle-ci imperméable à certaines tendances incidemment inhérentes au malaise existentiel dont elle se plaint pourtant et qu'elle essaie d'éluder à grands coups de barre sur l'Absolu. Tout se passe comme si l'éclipse de la postmodernité, à laquelle elle procède, lui servait stratégiquement à ne pas affronter son véritable ennemi, qui se cache en elle autant que dans sa relation, en pleine métamorphose, au réel de sa société. Bien sûr, il ne s'agit pas de dire que la socio-philosophie évite volontairement le postmoderne comme pour s'en préserver. Mais en ne faisant dire à la notion qu'une partie de la multitude de sens qu'elle recouvre, elle se prive d'outils conceptuels qui pourraient lui être précieux. De toute évidence, la

postmodernité ne passe pas, en sociologie. On avait pourtant fait flèche de tout bois, ces dernières années, avec la notion de modernité. Peut-être, dans ce contexte où le méta-théorique du concept philosophique se substituait élégamment au théorique du concept sociologique (la modernité comme ambition en lieu et place du capitalisme comme perversion), peut-être devenait-il impossible, pour l'Intellectuel, ou peut-être lui paraissait-il ridicule de concevoir que le «postmoderne» pouvait n'avoir rien à voir avec sa modernité, ce postmoderne qui nous arrivait plutôt d'une époque où la notion même de modernité était inadvenue et où celle de modernisme référait à bien autre chose.

Peut-être, finalement, lui apparaissait-il illogique ou trivial que ce postmodernisme là puisse nourrir aujourd'hui une notion de postmodernité dont le questionnement porte précisément moins sur le projet de la modernité que sur ceux qui s'en font encore les poètes et les messies. *«Do you distinguish between your 'serious' work and your more pop-oriented endeavors? — It's all the same thing. It's equally serious and it's equally stupid. It's all the same stuff.»*

Résumé du chapitre 3

- 1. Dans ce chapitre qui vient clore notre examen, il nous apparaît que, dans la mesure où le postmoderne pointe d'abord à un questionnement intellectuel, un questionnement sur l'Intellectuel, et non d'abord à une problématique dégénérescence sociale, il ne peut que faire l'objet ou bien d'une conscientisation, ou bien d'une levée de boucliers, dans le monde des sociologues.*
- 2. Cette levée de boucliers, elle surviendra bien rapidement et, somme toute, presque inconsciemment, comme dans une sorte de réflexe d'auto-défense — et en ce sens, il ne faut pas s'étonner d'entendre un Baudrillard affirmer que la postmodernité ne fait plus vibrer personne, en France. La prise de conscience, elle, s'effectuera curieusement en marge du débat sur la postmodernité, comme s'il s'agissait d'un débat d'un tout autre ordre. Elle se cristallisera, entre autres, dans un petit ouvrage de Bernard-Henri Lévy, intitulé *Éloge des intellectuels*.*
- 3. Tout en ne se référant pas — ou si peu — à la notion de postmodernité, BHL viendra positionner sa réflexion au point de chute de notre enquête, là où, étonnamment, postmodernité ou pas, la figure de l'Intellectuel se trouve*

questionnée. Sur quatre points, affirme Lévy, il nous importe de relégitimer l'Intellectuel qui, au fond, est moins une personne qu'une nécessaire dimension de l'être.

- 4. Autre attitude serait de présumer qu'au contraire, notre Intellectuel est une création passagère, moderne, et qu'avec tout ce que le préfixe peut signifier de dépassement et de surpassement, c'est à l'Intellectuel lui-même, avant qu'au réel confus de nos sociétés actuelles, que s'adresse le postmoderne. Comme si la postmodernité ne marquait la fin de la modernité que parce que celle-ci n'a jamais pu et ne pourra jamais se définir que dans une gigantesque tautologie où, indéfiniment, elle croise et recroise la prétention de l'Intellectuel pour que l'une et l'autre s'y donnent mutuellement un sens.*

CONCLUSION

D'un point de départ très modestement épistémologique, notre réflexion nous a amenés rapidement à un examen fort critique où la pertinence de la postmodernité comme descriptif sociologique nous est apparue moins importante que, pour emprunter ses outils à la critique structuraliste, son contexte, son non-dit.

Rappelons ici les trois questions à partir desquelles nous définissons notre problématique au début de cet essai:

1. Qui donc, toutes disciplines confondues, parle du postmoderne — et qu'en dit-il/elle de précis?
2. Quel est, plus spécifiquement, le statut du postmoderne dans la réflexion sociologique?
3. Y aurait-t-il, à la lumière de cet examen à effectuer, une possibilité de développement, un avenir et un espoir pour une sociologie postmoderne?

Nous énonçons d'entrée de jeu le scepticisme avec lequel nous abordons notre étude, comme si le traitement sociologique de

la question postmoderne, qui nous était alors connu dans ses grands traits, nous apparaissait, au fond, un peu suspect. Nous énoncions entre les lignes l'hypothèse qu'une «sociologie postmoderne» ne soit dans les faits qu'un leurre ou, au mieux, une contradiction dans les termes.

Nous n'avons cependant pas fait le choix de nos auteurs-repères à seule fin de prouver le bien-fondé de cette intuition. Au contraire, et fût-ce pour en arriver, arguments en plus, à la même conclusion, il nous est apparu nécessaire d'explorer en toute «objectivité» la très vaste multiplicité d'approches qui ont été faites de la problématique postmoderne, dans des champs théoriques souvent éloignés l'un de l'autre et dans l'optique de préoccupations qui n'étaient souvent que très partiellement communes à ces différents champs.

Notre premier chapitre nous a permis de mesurer toute la distance qui sépare les multiples acceptions des termes faisant appel à l'une ou l'autre branche de la double désinence du postmoderne: le *postmodernisme* et la *postmodernité*. Quatre auteurs nous ont fourni les étalons nécessaires à cette mesure: l'architecte Jencks, le philosophe Lyotard, le critique Huyssen et le sociologue Lipovetsky. Plus loin, au fil de nos deux autres chapitres, nous allons faire référence à ces autres auteurs-clés que sont Baudrillard, Habermas, Lévy... et, contre

toute attente, à la manière d'un porte-à-faux, Kuhn. En réponse au premier point de notre questionnement, trois principales leçons nous ont semblé devoir être tirées de l'examen de nos premiers auteurs:

1.

1. la postmodernité est tout sauf une école de pensée; elle est notion fourre-tout avant que d'être concept, elle est prête-nom avant que d'être symbole, elle est instrumentale aux fins spécifiques des divers auteurs en faisant usage, avant que d'être courant théorique. Plus précisément, elle a servi de *mot accroche-l'oeil* au philosophe Lyotard, elle a servi d'affiche revendicatoire à l'architecte Jencks et de prétexte à publication d'une thèse sur l'hédonisme contemporain au sociologue Lipovetsky.
2. il faut remonter aux revendications artistiques des postmodernistes des années 50 et 60 pour découvrir un semblant de puissance, voire une force critique certaine à la problématique postmoderne. Loin de l'interprétation hédoniste désespérée que nous en proposera la sociologie française des années 80, le postmodernisme y revêt alors les formes d'une critique en règle, dans le monde de la création, des légitimités, autorités et pouvoirs institués.

3. ce qu'il pourrait y avoir de radicalement intéressant, dans l'émergence de la notion de postmodernité au cours des dix dernières années, c'est peut-être moins ce qu'on veut lui faire expliquer à propos d'une réalité sociale qui se dérobe à nos outils conceptuels, que cette impression de remise en question récurrente: cette sorte de bouffée de chaleur, ce feeling, mal assumé par le sociologue, qu'au fond, c'est peut-être, *cette fois-ci*, sa légitimité à lui — et non celle, mille fois maudite par lui, du réel — qui est questionnée.

Nous avons abordé ensuite de front, dans nos chapitres subséquents, les deux autres axes de notre problématique. Nous avons mis de l'avant — peut-être hardiment mais le coup d'oeil n'en valait-il pas la peine? — dans notre deuxième chapitre, une épistémologie sommaire de la question postmoderne en sociologie, pour ensuite procéder, dans notre troisième chapitre, à l'étude d'un auteur-cas, Lévy, dont la prise de position on ne peut plus exaltée nous est semblée pertinente et hautement représentative.

Ainsi, à notre deuxième question, nous croyons pouvoir apporter la double réponse suivante:

2.

4. la postmodernité n'est que partiellement ce qu'on dit qu'elle est; on pourra lui prêter, de l'intérieur du questionnement sociologique critique, toutes sortes de vertus descriptives et explicatives et on pourra s'efforcer, comme le fait Foster,⁸² de répartir les copains d'un bord et de l'autre de la ligne de jeu: il n'y suffira pas. C'est la maladresse des sociologues critiques eux-mêmes dans leur manipulation du postmoderne et dans leur volonté obstinée de *ne pas* le conceptualiser qui est ici le vrai objet de notre étonnement, de notre amusement et de notre questionnement;

5. la postmodernité semble plutôt s'inscrire dans la grande course vers l'abstraction des sociologues critiques qui, maintenant dépourvus des derniers concepts *opérationnels* que leur fournissait leur héritage marxiste et qui leur servaient à affirmer leur légitimité de sociologues face à cette seule véritable héritière des pères et grands-pères de l'ambition sociologique ayant émergé au dix-neuvième siècle, l'école fonctionnaliste, revêtent maintenant à la hâte un déguisement de philosophes pour réinscrire notre devenir social dans la course d'une histoire revue et réinterprétée. Ce faisant, et donnant magistralement sa claque à la postmodernité, ils se trouvent en fait, à notre avis, non

plus à écrire ou à faire l'histoire, mais à l'avalier à la manière d'un grand trou noir baudrillardien. La vérité, c'est qu'au fond, la réflexion sociologique critique ne porte désormais qu'avec une gaucherie frappante les tresses paradigmatiques qui l'avaient jusque là caractérisée: la notion de social, la notion de changement nourri à même un Projet et le postulat d'intelligibilité praxique de ces dernières.

Dans cette optique, la grande interrogation à laquelle procèdent des auteurs comme Alain Finkielkraut et, que nous avons plus longuement examiné, Bernard-Henri Lévy, quant à la place de la Culture dans nos sociétés occidentales actuelles et quant au rôle qui y est donné/reconnu à l'Intellectuel critique prend une partie de son sens. Nostalgiques de la Pensée, nos penseurs du social sont comme de vieux chansonniers français qui s'apercevraient soudain que Brel est mort et que c'est Bowie qui désormais chante ses chansons, non plus à l'Olympia mais dans des stades de baseball remplis à craquer. Nostalgiques de l'auréole, nostalgiques de l'autorité, de l'influence et du pouvoir, perdus devant un monde qui a changé en parfaite étrangeté aux plans de leur modernité mythique.

Nous retenons ainsi, au chapitre de notre troisième question, les deux principaux points suivants:

3

6. il ne peut définitivement pas y avoir de sociologie postmoderne. Avant même que d'être une contradiction dans les termes, cette discipline marquerait la phase ultime d'une prise de conscience et d'un questionnement, chez le sociologue, qui, dans la mesure même où il deviendrait postmoderne, cesserait graduellement d'être sociologue et accéderait, à moins qu'il ne soit génial, à un anonymat professionnellement suicidaire;

7. c'est que la notion même de modernité nous apparaît désormais comme une arcade même de la position de l'Intellectuel — ou du sociologue — en cette fin de siècle: une pierre d'assise, un fluide vital qui nourrit la légitimité du penseur de notre être collectif dans une symbiose où elle-même trouve énergie et sens. La postmodernité n'a pas d'avenir. Celui qui en a un, par ailleurs, parce qu'en silence, il n'a jamais cessé de s'en créer un, c'est le postmodernisme; le postmodernisme, comme une vieille incrédulité suspicieuse, comme une vague révolte qui, avec ses instruments magnifiques autant qu'insidieux, aurait graduellement inondé les cultures en y renversant légitimités et idoles, et qui, aujourd'hui vainqueur, adresserait en riant un amical bras d'honneur à nos Modernes éperdus. *All the*

same thing. Equally stupid and equally serious. All the same stuff.

Au bout du compte, qu'est-ce donc que la postmodernité? Tactique de diversion pour sociologues égarés? Notion-valise symptomatique d'un échec théorique? Lapsus sociologique? Tout cela et plus encore? Aux fins de cet essai, en tout cas, la postmodernité aura été à tout le moins un prétexte, un point de déclenchement pour une réflexion où la position du sociologue, de l'Intellectuel de notre devenir social, en cette époque où les légitimités d'être, d'énoncer, de théoriser et de créer se disséminent aux quatre coins de la vie quotidienne d'une culture pop — au demeurant hyper-esthétisée et pas aussi massifiée et insignifiante qu'on ne l'aurait cru — où la position du sociologue, donc, devient de plus en plus inconfortable et précaire.

Après tout, peut-être est-ce là notre *vrai* problème.

NOTES

- 1 BAUDRILLARD, J., dans MARTINEAU, R., *Jean Baudrillard: lonesome cow-boy*, in *Voix*, 18 au 24 mai 1989, p. 10.
- 2 Qu'on pense par exemple, en France, aux Lefort, Castoriadis, Morin, Ricoeur et quelques autres.
- 3 En France, on pense principalement à Jean-François Lyotard et à Gilles Lipovetsky. En Allemagne, à Albrecht Wellmer. En Italie, à Gianni Vattimo. Et aux États-Unis, à Andreas Huyssen.
- 4 Avec, en tête, Jürgen Habermas.
- 5 L'occultation de la problématique post-moderne par ce bulldozer théorique que représente encore l'individualisme est une des questions qui seront abordées de façon connexe dans ce mémoire.
- 6 HELLER, A., *Les mouvements culturels*, in *Lettre internationale*, no 74, hiver 1987, p. 74-76.
- 7 «[...] a postmodernist culture [...] will have to be a postmodernism of resistance, including a resistance to that easy postmodernism of the 'anything goes' variety.» HUYSSSEN, A., *Mapping the Postmodern*, in *New German Critique*, no 33, 1984, p. 52.
- 8 JENCKS, Ch., *What is postmodernism?*, New York, St-Martin's Press, 1986, p. 42.
- 9 C'est aussi dans cette acception, tout au long de notre étude et sauf exception signalée dans le texte, que nous utiliserons le terme «sociologie».
- 10 JENCKS, C., *Ibid.*, p. 2.
- 11 JENCKS, Ch., *The language of Post-modern Architecture*. New-York, Rizzoli, 1977.

-
- 12 LYOTARD, J.-F., **La condition post-moderne**. Paris, Minuit, 1979.
 - 13 Ce que propose Gianni Vattimo. VATTIMO, G., **La fin de la modernité**. Paris, Seuil, 1987.
 - 14 LYOTARD, J.F., *Retour au postmoderne*, in **Le Magazine littéraire**, n° 225, décembre 1985, p. 43.
 - 15 Il n'est peut-être pas inintéressant de rappeler qu'à quelques années près, Paul Ricoeur reprendra lui aussi ce thème obsessif de la philosophie moderne qu'est le lien unissant temps, réel et récit. RICOEUR, P., **Temps et récit**, tome 1, Paris, Seuil, 1983.
 - 16 LYOTARD, J.-F., **op. cit.**, p. 11. *C'est nous qui soulignons*.
 - 17 LYOTARD, J.-F., **Le postmoderne expliqué aux enfants**, Paris, Galilée, 1988.
 - 18 LYOTARD, J.F., *Retour au postmoderne*, **op. cit.**
 - 19 **Op.cit.**
 - 20 **Op. cit.**, p. 42.
 - 21 **Ibid.**, p. 14.
 - 22 Ce terme n'est pas de Jencks; il est de Gianni Vattimo. Nous le considérons cependant hautement approprié dans ce contexte. Voir aussi VATTIMO, G., **La fin de la modernité**, **op. cit.**
 - 23 L'architecture post-moderne est d'ailleurs très souvent ramenée par ses critiques, quand ce n'est pas réduite par ses apologistes eux-mêmes, à une utilisation facile et ridicule de colonnes grecques, de moulures doriques et autres clichés.
 - 24 Jencks est lui-même conscient de la réduction stylistique dont le post-modernisme a été victime au cours des dernières années: *•Post-Modern meant everything that was different from High-Modernism, and usually this meant skyscrapers with funny shapes, brash colours and exposed technology.* In **What is Post-modernism**, **op. cit.**, p. 34.

- 25 HUYSSSEN, A., *After the Great Divide*, Bloomington, Indiana University Press, 1986. Le volume est un recueil d'articles publiés auparavant dans diverses revues et principalement dans *The New German Critique*.
- 26 L'architecte Charles Jencks est aussi l'un de ceux qui déplorent l'inflation théorique et discursive à laquelle a donnée lieu la notion de post-modernisme. Appliquant celle-ci au domaine de l'architecture, Jencks reproche à certains de ses confrères, de même qu'à des philosophes comme Jean-François Lyotard, d'avoir débordé de la problématique de base pour porter le post-moderne au rang d'une nouvelle et phantasmatique panacée théorique: *-Like its parent, Modernism, Post-Modernism inevitably has the faults of any movement in contemporary society, the most obvious being an overproduction of artefacts and an inflation of theory. [...] It's literally nonsense to continue with this linguistic confusion.-* JENCKS, Ch., *What is postmodernism?*, New York, St-Martin's Press, 1986, p. 2 et p. 42.
- 27 HUYSSSEN, A., *Mapping the Postmodern*, in *New German Critique*, no 33, 1984, p. 8.
- 28 Voir aussi NÉRET, G., *L'art des années 20*. Paris, Gallimard, 1986.
- 29 Nous serions enclins à préciser: à partir des années 20. Voir NÉRET, G., *Op. cit.*
- 30 HUYSSSEN, *After...*, *op. cit.*, p. 149.
- 31 Dans cette logique s'inscrivent, outres celles d'Adorno, pratiquement toutes les approches critiques de la création artistiques, de Lukàcs à Goldmann et de Bloch à Marcuse, avec peut-être comme seule exception le travail de Benjamin. Voir références en bibliographie.
- 32 HUYSSSEN, *Mapping...*, *op. cit.*, p. 16.
- 33 JAMESON, F., *The Politics of Theory*, in *New German Critique*, no 33, 1984.
- 34 À peu près au sens sartrien du terme «situation».

-
- 35 LIPOVETSKY, G., **L'ère du vide**. Paris, Gallimard, 1983, p. 13.
- 36 **Ibid.**, p. 90.
- 37 **Ibid.**, p. 91. On voit ici que les nuances et les précautions avancées par Huyssen ne trouvent pas leur équivalent dans l'analyse lipovetskienne.
- 38 **Ibid.**, p. 127.
- 39 **Ibid.**, p. 129.
- 40 JENCKS, C., **What is...**, **op. cit.**, p. 42.
- 41 Lipovetsky, G., **op. cit.**, p. 90.
- 42 **Ibid.**, p. 13.
- 43 FOSTER, H., ed., **The Anti-Aesthetics: Essays on Postmodern Culture**. Washington, Bay Press, 1983.
- 44 PACOM, D., *La querelle des modernes et des postmodernes*, in **Possibles**, vol. 13, no 1-2, hiver 1989.
- 45 BAUDRILLARD, J., **À l'ombre des majorités silencieuses**, Paris, Denoël-Gonthier, 1982.
- 46 Voir notamment CHEN, K.H., *The Masses and the Media: Baudrillard's implosive post-modernism*, in **Theory, Culture and Society**, vol. 4, 1987, p. 71-88.
- 47 CASTORIADIS, C., **Domaines de l'homme**, Paris, Seuil, 1986.
- 48 BAUDRILLARD, **À l'ombre...**, **op. cit.**, p. 71.
- 49 **Ibid.**, p. 15.
- 50 **Ibid.**, p. 45-46.
- 51 Certains auteurs, ayant probablement mal lu Baudrillard, essaieront pourtant de faire découler de ses assertions la possibilité, encore une, d'un *projet post-moderne*, ce qui, si l'on suit bien Baudrillard, est une véritable contradiction dans les termes. Voir principalement Chen, **Op. Cit.**, p. 86-87.
- 52 BAUDRILLARD, J., **Amérique**, **op. cit.**, p. 118-119.

-
- 53 BAUDRILLARD, J., *À l'ombre...*, op. cit., p. 91.
- 54 PACOM, *Op. cit.*, p.67.
- 55 *Ibid.*, p. 68.
- 56 HABERMAS, J., *Le moderne et le post-moderne*, in *Lettre internationale*, no 39, automne 1987, p. 42.
- 57 *Ibid.*, p. 43.
- 58 Cette mise en garde est énoncée par plusieurs de ses rapporteurs. À notre avis, on ne peut manquer de souligner qu'on fait généralement la belle part à Jürgen Habermas, lorsqu'on tempère son analyse idéologique de la post-modernité en affirmant (Huyssen, Jameson et quelques autres) que ce point de vue est «influencé» par le contexte socio-politique de l'Allemagne actuelle. Il nous semble absolument contradictoire d'affirmer que le grand défenseur du projet de la modernité et de la vérité de ce projet à l'encontre des relativismes des idéologues post-modernistes, puisse émettre un point de vue lui-même relatif sur la post-modernité. Comment le pourfendeur des relativismes pourrait-il émettre lui-même un point de vue relatif? Habermas ne peut être à la fois si génial dans sa démonstration et si faible dans son fondement. Si, par exemple, les sociétés américaine et allemande diffèrent à ce point que Foucault peut être jugé «challenging» dans l'une et «jeune conservateur» dans l'autre, alors on se demande ce que ce «Projet historique de la Modernité» (majuscules), argumenté à grands coups de raison instrumentale, d'agir communicationnel et de *Dasein*, peut bien vouloir dire.
- 59 KUHN, T., *La structure des révolutions scientifiques*. Paris, Flammarion, 1983 (1962).
- 60 *Ibid.*, p. 238.
- 61 *Ibid.*, p. 238.
- 62 *Ibid.*, p. 46.
- 63 VATTIMO, G., op. cit., p. 141.

-
- 64 Ironiquement, en France, la gauche semble avoir perdu ses moyens intellectuels dans la mesure même où elle consolidait son pouvoir politique.
- 65 POPPER, K., **Misère de l'historicisme**, Paris, Plon, 1956.
- 66 **Ibid.**, p. 157-8.
- 67 En ce sens, l'optique adoptée par Huysen, qui utilise la notion de post-modernisme avec beaucoup de mesure, est appropriée.
- 68 WOODWARD, J., *Zappa: the license to be a maniac*, in **Musician**, no 96, octobre 1986, p. 26-27.
- 69 Voir JENCKS, Ch., **Le langage de l'architecture postmoderne**, Paris, Fayard, 1984 (1977).
et: **What is Postmodernism?**, *op. cit.*
- 70 BÜRGER, Ch., *The Disappearance of Art*, in **Telos**, no 78, été 1980, p. 93.
- 71 MAFFESOLI, M., *Masse et politique*, in ZYLBERBERG, J., **Masses et postmodernité**, Québec, Presses de l'Université Laval, 1986, p. 46-47.
- 72 BLOOM, A., **L'âme désarmée: essai sur le déclin de la culture générale**. Montréal, Guérin, 1987.
- 73 LÉVY, B.H., **Éloge des intellectuels**, texte intégral publié dans **Globe**, mars 1987.
- 74 On est cependant en droit de se demander quelle est cette «histoire» de la culture à laquelle l'auteur fait référence.
- 75 LÉVY, **Op. cit.**, p. VII.
- 76 De même, plus récemment, ce plaidoyer du chanteur britannique Sting, qui a fait davantage pour sensibiliser au problème de l'Amazonie, qu'un bataillon de «vrais» leaders d'opinion.
- 77 **Ibid.**, p. VI.
- 78 **Ibid.**, p. VII.
- 79 Par delà, croyons-nous comprendre, le fait indéniable qu'ils se méprisent mutuellement.

80 **Op. cit.**, p. XXI.

81 Voir BÜRGER, Ch., **op. cit.**

82 Frederic Jameson, d'une manière très, très étonnante, avait lui-aussi avancé une typologie de certains auteurs postmodernes. Le résultat fut tout sauf convaincant. Voir JAMESON, F., *The Politics of Theory*, in **New German Critique**, no 33, 1984, p. 53-65.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

- Adorno, Th., **Aesthetic Theory.**
Boston, Routledge & Co., 1983.
- Apter, R.D., **The Politics of Modernization.**
Chicago, U. of Chicago Press, 1965.
- Arendt, H., **Condition de l'homme moderne.**
Paris, Calmann-Levy, 1983.
- Arendt, H., **La crise de la culture.**
Paris, Gallimard, 1972.
- Aron, R., **Les désillusions du progrès: essai sur la dialectique de la modernité.**
Paris, Calmann-Levy, 1969.
- Barel, Y., **La quête du sens: comment l'esprit vient à la Cité.**
Paris, Seuil, 1987.
- Barel, Y., **La société du vide.**
Paris, Seuil, 1984.
- Baudrillard, J., **À l'ombre des majorités silencieuses, ou: la fin du social.**
Paris, Denoël-Gonthier, 1982.
- Baudrillard, J., **Amérique.**
Paris, Grasset, 1986.
- Baudrillard, J., **Les stratégies fatales.**
Paris, Grasset, 1983.
- Bell, D., **The cultural contradictions of capitalism.**
New York, Harper Colophon Books, 1976.
- Berger, P.L., **Affrontes à la modernité.**
Paris, du Centurion, 1980.
- Bloch, E., **Le Principe Espérance.**

- Paris, Gallimard, 1976.
- Bloch, E., **L'Esprit de l'Utopie.**
Paris, Gallimard, 1979.
- Bloom, A., **L'âme désarmée: essai sur le déclin de la culture générale.**
Montréal, Guérin, 1987.
- Carr, E.H., **What is history?**
Middlesex (U.K.), Penguin, 1985.
- Cassirer, E., **La philosophie des lumières.**
Paris, Fayard, 1966.
- Castoriadis, C., **Domaines de l'homme (les carrefours du labyrinthe II).**
Paris, Seuil, 1986.
- Castoriadis, C., **L'institution imaginaire de la société.**
Paris, Seuil, 1975.
- Chesneaux, J., **De la modernité.**
Paris, Maspero, 1983.
- Dumond, L., **Essais sur l'individualisme: une perspective sur l'idéologie moderne.**
Paris, Seuil, 1983.
- Ferry/Renault,
L./A. **La pensée 68: essai sur l'anti-humanisme contemporain.**
Paris, Gallimard, 1985.
- Finkelkraut, A., **La défaite de la pensée.**
Paris, Gallimard, 1987.
- Foster, H.
(ed.) **The Anti-Aesthetic: Essays on Postmodern Culture.**
Washington, Bay Press, 1983.
- Gauchet, M., **Le désenchantement du monde.**
Paris, Gallimard, 1985.
- Goldmann, L., **Le Dieu caché.**
Paris, Gallimard, 1955.
- Goldmann, L., **Pour une sociologie du roman.**
Paris, Gallimard, 1964.
- Henri-Lévy, B., **Éloge des intellectuels.**
texte intégral publié dans *Globe*, no 7, mars 1987.

- Huyssen, A., **After the Great Divide.**
Bloomington, Indiana University Press, 1986.
- Jencks, Ch., **Le langage de l'architecture postmoderne.**
Paris, Denoël, 1984.
- Jencks, Ch., **The language of Postmodern Architecture.**
New-York, Rizzoli, 1977.
- Jencks, C., **What is Postmodernism?**
New York, St-Martins's Press, 1986.
- Kroker/Cook, A/D **The PostModern Scene: Excremental Culture & Hyper-Aesthetics.**
Montréal, New World Perspectives, 1986.
- Kuhn, T., **La structure des révolutions scientifiques.**
Paris, Flammarion, 1983 (1962).
- Lasch, Ch., **The Culture of Narcissism.**
New York, Norton, 1979.
- Lévy, B.H., **Éloge des intellectuels.**
Texte intégral publié dans *Globe*, no 7, mars 1987.
- Lipovetsky, G., **L'empire de l'éphémère.**
Paris, Gallimard, 1987.
- Lipovetsky, G., **L'ère du vide.**
Paris, Gallimard, 1983.
- Lukacs, G., **Histoire et conscience de classe.**
Paris, Minuit, 1968.
- Lyotard, J.-F., **La condition postmoderne.**
Paris, Minuit, 1979.
- Lyotard, J.-F., **Le postmoderne expliqué aux enfants.**
Paris, Galilée, 1988.
- Marcuse, H., **La dimension esthétique.**
Paris, Seuil, 1979.
- Néret, G., **L'art des années 20.**
Paris, Gallimard, 1986.
- Popper, K., **Misère de l'historicisme.**
Paris, Plon, 1956.
- Scarpetta, G., **L'impureté.**
Paris, Grasset, 1985.
- Sennet, H.R., **La tyrannie de l'intimité.**
Paris, Seuil, 1979.

- Vattimo, G., **La fin de la modernité.**
Paris, Seuil, 1987.
- Venturi, R.
et al. **Learning from Las Vegas.**
Cambridge (Mass.), MIT Press, 1982 (1972).
- Zylberberg, J., **Masses et postmodernité.**
Québec, Presses de l'Université Laval, 1986.

ARTICLES

- Adorno, Th., *Television and the Patterns of Mass Culture,*
in Schramm, W., **Mass Communications,** University
of Illinois Press, Chicago, 1975 (1960), pages 594-612.
- Aronowitz, S., *On Narcissism,*
in **Telos**, no 44, été 1980, pages 65-74.
- Baudrillard, J., *Modernity,*
in **Encyclopaedia Universalis**, Vol. II, 1980, pages
139-141.
- Baudrillard, J., *The Ecstasy of Communication,*
in Foster et al. , **The Anti-Aesthetic...**, Washington,
Bay Press, 1983, pages 126-134.
- Bell, D., *En 2013,*
in **Lettre internationale**, no. 17, été 1988, pages 24-
27.
- Benhabib, S., *Epistemologies of Postmodernism: rejoinder to J.F.
Lyotard,*
in **New German Critique**, 1981, pages 103-126.
- Benjamin, W., *The Work of Art in the Age of Mechanical
Reproduction,*
in **Illuminations**, London: Fontana, 1973, pages 219-
254.
- Berman, R.A., *Modern Art and Desublimation,*
in **Telos**, no 62, hiver 1984, pages 31-57.

- Boissière, O., *Sauve qui peut l'arché*,
in *City*, no 42, mai 1988, pages 72-78.
- Bollon, P., *Le grand tournant du réel*,
in *City*, no 42, mai 1988, pages 56-60.
- Buci-Glucksmann, C., *La postmodernité*, in *Magazine littéraire*, no 225,
décembre 1985, pages 41-42.
- Bürger, Ch., *The Disappearance of Art: The Postmodernism
Debate in the U.S.*,
in *Telos*, no. 78, été 1980, pages 93-106.
- Castoriadis, C., *Les intellectuels et l'histoire*,
in *Lettre internationale*, no 15, hiver 1987, pages
14-16.
- Chen, K.-H. *The Masses and the Media: Baudrillard's Implosive
Postmodernism*,
in *Theory, Culture and Society*, vol. 4, 1987, pages
71-88.
- Crimp, D., *On the Museum Ruins*,
in Foster, H. et al., *The Anti-Aesthetic...*,
Washington, Bay Press, 1983, pages 43-56.
- Elias, N., *The Retreat of Sociologists into the Present*,
in *Theory, Culture and Society*, vol. 4, 1987, pages
223-247.
- Elshtain, J.B., *The Self Reborn, Undone, Transformed*,
in *Telos*, no. 44, été 1980, pages 101-112.
- Ferry, J.-M., *L'ancien, le moderne et le postmoderne*,
in *Esprit*, décembre 1987, p. 52.
- Giddens, A., *Modernism and Postmodernism*,
in *New German Critique*, no. 22, hiver 1981, pages
15-18.
- Graff, G., *The Myth of the Postmodernism Breakthrough*,
in *Tri-Quarterly*, no. 26, 1983, pages 383-417.
- Habermas, J. *Modernity — an Incomplete Project*,
in Foster, H. et al., *The Anti-Aesthetic...*,
Washington, Bay Press, 1983, pages 3-15.
- Habermas, J. *The French Path to Postmodernity: Battle Between
Frolicism and General Economics*, in *New German
Critique*, no. 33, 1984, pages 82-102.
- Habermas, J., *Le moderne et le postmoderne*,
in *Lettre internationale*, no 14, automne 1987,
pages 39-43.

- Haferkamp, H., *Beyond the Iron Cage of Modernity?...*, in **Theory, Culture and Society**, vol. 4, London, 1987, pages 31-54.
- Heller, A., *Les mouvements culturels*, in **Lettre internationale**, no 15, hiver 1987, pages 74-76.
- Howe, I., *Mass Society and Postmodern Fiction*, in **Partisan Review**, no 26, 1959, pages 420-436.
- Huyssen, A., *Mapping the Postmodern*, in **New German Critique**, no 33, 1984, pages 5-52.
- Huyssen, A., *The Cultural Politics of Pop*, in **New German Critique**, no. 4, hiver 1975, pages 77-98.
- Huyssen, A., *The Search For Tradition: Avant-Garde and Post-Modernism in the 1970's*, in **New German Critique**, no. 22, hiver 1981, pages 23-40.
- Inglehart, R., *Postmaterialism in an Environment of Security*, in **American Political Science Review**, vol. 75, 1981, pages 880-900.
- Jacoby, R., *Narcissism and the Crisis of Capitalism*, in **Telos**, no. 44, été 1980, pages 58-65.
- Jameson, F., *Postmodernism and Consumer Society*, in Foster, H. et al., **The Anti-Aesthetic...**, Washington, Bay Press, 1983, pages 111-125.
- Jameson, F., *Postmodernism, or the Culture of late Capitalism*, in **New Left Review**, no. 44, 1984, pages 87-102.
- Jameson, F., *The Politics of Theory: Ideological Positions in the Postmodern Debate*, in **New German Critique**, no 33, 1984, pages 53-65.
- Levin, H., *What was Modernism*, in **Refractions**, New York, 1966, pages 271-282.
- Liotard, J.-F., *Retour au postmoderne*, in le **Magazine Littéraire**, no 225, décembre 1985, page 43.
- Maffesoli, M., *Le paradigme esthétique: la sociologie comme art*, in **Sociologie et Sociétés**, vol. 17, no. 2, Montréal, octobre 1985, pages 33-39.

- Maffesoli, M., *Masse et politique*, in ZYLBERBERG, J., **Masses et postmodernité**, Québec, Presses de l'Université Laval, 1986.
- Martineau, R., *Jean Baudrillard: lonesome cow-boy*, in **Voir**, 18 au 24 mai 1989, p. 10.
- Morin, E., *La raison déraisonnée*, in **Lettre internationale**, no 1, été 1984, pages 4-10.
- Owens, C., *The Discourse of Others*, in Foster, H. et al., **The Anti-Aesthetic...**, Washington, Bay Press, 1983, pages 57-82.
- Pacom, D., *La querelle des modernes et des postmodernes*, in **Possibles**, vol. 13, no 1-2, hiver 1989.
- Raulet, G., *From Modernity as One-Way Street to Post-modernity as Dead End*, in **New German Critique**, no. 33, automne 1983, pages 157-176.
- Raulet, G., *Marxisme et condition postmoderne*, in **Philosophiques**, vol. X, no 2, octobre 1983, pages 289-395.
- Raulet, G., *Modernes et postmodernes*, in **Welmar ou l'explosion de la modernité**, Anthropos, 1984, pages 303-323.
- Simon, Y., *Éloge des bruiteurs*, in le **Magazine littéraire**, no. 248, décembre 1987, pages 44-46.
- Wellmer, A., *On the Dialectic of Modernism and Postmodernism*, in **Praxis**, vol. 4, no. 4, janvier 1985, pages 337-361.
- Wolin, R., *Modernism vs Postmodernism*, in **Telos**, no. 62, hiver 1984, pages 9-31.
- Woodward, J., *Zappa: the license to be a mantac*, in **Musician**, no 96, octobre 1986, p. 26-27.
- Wunem-
burger, J.J., *Déclin et renaissance de l'imagination symbolique*, in **Sociologie et sociétés**, Vol. XVII, no 2, Montréal, octobre 1985, pages 41-51.